J.-B. LOUIS JACQUES ROUSSEAU

VOYAGE

DE

BAGDAD A ALEP

(1808)

Publié d'après le manuscrit inédit de l'auteur.

Par LOUIS POINSSOT
Membre de la Société de Géographie de Paris.



PARIS
J. ANDRÉ, ÉDITEUR
27, RUE BONAPARTE, 27

1899

VOYAGE
DE BAGDAD A ALEP

Beaugency. — Imp Laffray.

J.-B. LOUIS JACQUES ROUSSEAU

VOYAGE

DE

BAGDAD A ALEP

(1808)

Publié d'après le manuscrit inédit de l'auteur.

Par **LOUIS POINSSOT**

Membre de la Société de Géographie de Paris.



PARIS

J. ANDRÉ, ÉDITEUR

27, RUE BONAPARTE, 27

1899

INTRODUCTION

Le journal de voyage que nous publions aujourd'hui a été écrit il y a près d'un siècle par Jean-Baptiste-Louis-Jacques baron Rousseau, Consul général de France à Alep. Nous ignorons par suite de quelles vicissitudes il est arrivé dans la boutique du libraire où nous l'avons retrouvé il y a quelques années. On peut supposer avec quelque vraisemblance qu'il avait été adressé à un correspondant, peut-être M. Barbié du Bocage, pour être communiqué à l'Institut, dont notre auteur fut plus tard nommé membre; mais on ne sait par suite de quelles circonstances cet ouvrage important, qui complète ses itinéraires en Mésopotamie, est resté inédit.

Quoi qu'il en soit, au moment où l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de mettre au concours l'étude géogrophi-

que de la Mésopotamie, à une époque plus ancienne il est vrai, il nous a paru utile d'offrir à ceux qui s'intéressent à cette région encore peu connue, les notes d'un observateur aussi consciencieux et aussi exercé. En Orient le changement des choses est imperceptible et on est toujours sûr de retrouver dans le présent, les vestiges du passé.

Nous avons respecté l'orthographe employée par Rousseau pour la transcription des noms arabes, elle s'écarte fort de celle admise aujourd'hui par les conventions en usage, mais elle rend assez fidèlement la prononciation du pays. On remarquera seulement qu'il se sert de la lettre W pour représenter le son ou, *quand aux autres différences, comme Haleb pour Alep, Mehammed pour Mohammed, etc., elles ne sauraient empêcher l'identification des lieux et des personnes. Pour le style, il faut convenir qu'il n'a qu'une parenté lointaine avec celui de son cousin, l'auteur des Confessions. Rousseau, avait été élevé et avait toujours vécu en Asie-Mineure et les langues parlées dans ce pays, l'Arabe, le Turc, le Persan lui étaient peut-être plus familières que sa langue maternelle. Pourtant la liste de*

ses ouvrages qu'il a fait imprimer, est assez longue : on la trouvera dans Quérard. Nous avons pris la liberté de faire quelques coupures dans son manuscrit, jugeant que les citations de Voltaire, de Delille, qu'il paraît affectionner plus particulièrement seraient d'un médiocre intérêt aujourd'hui.

Rappelons, en quelques mots, qu'elle était l'origine de cette famille Rousseau, qui a rendu à notre patrie de si grands services en Orient et qui par son dévouement à la France, le courage et le savoir de ses membres, a été l'honneur de notre corps consulaire.

Elle est issue d'Antoine Rousseau, libraire à Paris au commencement du XVIe *siècle. Son fils Didier, ayant embrassé la religion protestante, dut se réfugier à Genève, où il exerça la profession de libraire jusqu'à sa mort, vers 1570. Le petit-fils de Didier, Jacques Rousseau, grand-père de notre auteur, était aussi le grand-oncle de Jean-Jacques, le philosophe de Genève.*

Il était joaillier, et vint en France pour y exercer sa profession. Mais tenté par l'attrait des voyages et des aventures, il suivit en 1705, l'ambassade envoyée par Louis XIV au schah de Perse Hocéïn. Cette

mission avait été confiée au Marseillais Fabre, qui avait enmené avec lui une aventurière, nommée Marie Petit. M. de Maulde de la Clavière a récemment conté dans un livre amusant (1) *la carnavalesque odyssée de cette expédition.*

Après sa déroute, Jacques Rousseau resta en Perse où il devint chef des joailliers de la couronne; il épousa en 1737 Renée l'Estoile, fille d'un négociant Lyonnais, née à Ispahan, et mourut en 1753, âgé de 74 ans, laissant un fils unique, Jean-François-Xavier Rousseau, qu'il avait fait élever dans la religion catholique, bien qu'il fût lui-même protestant.

Xavier Rousseau, après la mort de son père, s'était réfugié à Bender-Abassi, où de lucratives opérations commerciales rétablirent sa fortune, puis il vint à Bassorah se mettre au service de la France, et devint sous-chef de comptoir de la Compagnie des Indes, et de 1762 à 1770, fut chargé par le gouvernement français de diverses missions commerciales et politiques dont il s'acquitta avec succès. En 1772, il fut chargé provisoirement du con-

---

(1) R. de Maulde de la Clavière. *Les mille et une nuits d'une Ambassadrice de Louis XIV.* Hachette, 1896.

sulat de Bagdad et de celui de Bassorah, où il épousa Anne Marie Sahid, fille d'un ancien interprète des Hollandais, et après la prise de cette ville, en 1776, par les troupes persanes, il vint en France solliciter le paiement de ces appointements et une indemnité pour les pertes qu'il avait subies. Il voyageait en costume oriental, ainsi que sa femme, qui accoucha en 1780 sur le coche d'Auxerre, de notre auteur. Son apparition à la cour eut un succès de curiosité et fit événement. Il reçut avec le titre de Consul de France à Bassorah, une gratification de cent mille francs, retourna à Bagdad où il arriva en 1782, puis à Bassorah en 1784, habitant tantôt l'une, tantôt l'autre de ces deux villes. En 1796, le Directoire l'avait nommé Consul général à Bassorah. En 1798, l'invasion de l'Egypte par les Français, l'exposa à la haine des Turcs. Il fut spolié, chargé de chaînes et emmené en exil à Mardin. Il refusa d'acheter sa liberté en désavouant sa patrie d'adoption et en se déclarant Persan, et ce ne fut que onze mois ptus tard que son ami, le pacha Soliman parvint à le délivrer.

Nommé en 1803, par le gouvernement consulaire, agent diplomatique et commer-

cial à Bagdad, il fut, l'année suivante, chargé d'ouvrir des communications avec la Perse, pour rétablir l'ancienne alliance de ce pays avec la France et prépara à la cour de Téhéran la mission de M. Jaubert et du général Romieu. Son fils avait été nommé consul de Bassorah (27 février 1805), il fut adjoint à ces deux agents.

C'est vers cette époque qu'il écrivit son « Itinéraire de Haleb à Moussel par la voie du Djezireh », commencé le 10 avril 1807, terminé en mai de la même année; devenu second secrétaire de la légation française de Téhéran (14 mai 1807), il rédigea selon son habitude un « Itinéraire en Perse par la voie de Bagdad » (1); le Magasin Encyclopédique (année 1813, t. II) devait en publier un extrait, la description de Kirmaschah et du Tak Bouskan (6 au 8 octobre 1807).

En janvier 1808, notre auteur envoya au gouvernement un « plan du passage de l'armée française par la Turquie et la Perse avec des observations sur les lieux et les peuples, présenté à M. le général Gardanne, ambassadeur ». Le manuscrit de ce

---

(1) Un extrait de cet itinéraire a paru dans le *Journal des Voyages* (t. XIV, p. 273; 50e cahier; décembre 1822).

projet existe encore aux archives du Ministère des affaires Etrangères (fonds de Perse 1806-1829, dépêche du 18 janvier 1808 et suite sur papier bleu).

Ce projet semble prouver que Napoléon avait songé à « viser l'Angleterre dans son empire Asiatique » bien avant la fameuse lettre datée du 2 février 1808 dans laquelle il propose au tzar Alexandre la conquête de l'Inde par « une armée de cinquante mille hommes, Russe, Française, peut-être même un peu Autrichienne ». Les guerres de Portugal et d'Espagne empêchèrent l'exécution de ce plan grandiose qui du reste, il faut l'avouer, avait été accueilli sans enthousiasme à Saint-Pétersbourg.

Le tzar y voyait non sans raison un expédient imaginé pour retarder le partage de l'empire Ottoman et l'occupation des provinces Danubiennes par les armées Russes (1).

Rebuté par les déboires que lui suscitait

---

(1) A propos des projets de Napoléon sur l'Asie, rappelant la mission confiée plus tard par l'empereur à M. de Lascaris, si dramatiquement contée par Lamartine dans son voyage en Orient. sous le titre de « *Récit de Fatalla Sayeghire.* » On peut en inférer que ces projets, occupèrent longtemps encore son esprit.

le changement de politique de Napoléon, le général Gardanne termina brusquement sa mission. Il quitta Téhéran et revint sans ordres en France. J.-B.-Louis Rousseau ne demeura guère en Perse après le départ de l'ambassadeur. Le 12 mai 1808, son père Xavier Rousseau mourait à Alep, et c'est pour y rejoindre sa mère qu'il entreprit le voyage dont nous publions en partie du moins le journal de route (du 22 octobre au 23 décembre 1808) (1). *Il fut nommé consul général le 29 octobre de la même année à la place de son père, fonction qu'il exerça jusqu'en 1814 où il fut appelé avec le même titre à la rédidence de Bagdad.*

Il fit paraître à cette époque une « Notice sur la Perse ancienne et moderne, suivie de plusieurs tables relatives à la géogra-

---

(1) C'est de ce journal que Rousseau a tiré sa « *Notice sur les Wehahis* » dont le manuscrit est conservé aux archives des Affaires étrangères (Mémoires et documents. Turquie 1808-1819, p. 82). Elle parut en 1809 à la suite d'une « *Description du pachalik de Bagdad* »; et Rousseau l'inséra de nouveau après l'avoir considérablement augmentée dans un « *Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme, les Wahalis, les Mosaïris et les Ismaélis* ». (Paris et Marseille, 1818, in-8).

phie et à la chronologie de cet empire » (Marseille, 1818, in 8), et des « Mélanges d'histoire et de littérature orientale » (Paris, 1817, in-8); le principal morceau de ce dernier recueil, une description du pachalik d'Alep, qui fait en quelque sorte suite au voyage que nous publions avait déjà paru dans « Les mines de l'Orient ». (publiées à Vienne par M. Hammer).

Rousseau devait plus tard donner la carte des pays de l'Asie Mineure qu'il avait décrits (1).

Le 15 décembre 1824, J.-B.L-ouis-Jacques Rousseau fut nommé consul général et chargé d'affaires auprès de la régence de Tripoli. A la suite d'une discussion qu'il eut avec le bey en 1826, se retira sur un navire français qui se trouvait en rade; cet acte de fermeté en imposa au bey qui céda.

Plus tard, vers la fin de 1827, le bruit de sa mort se répandit en France. On lut même sa notice nécrologique à la Société de Géographie et le roi lui nomma un suc

---

(1) « Carte d'une portion du Séham (Syrie) ou Djoziré (Mésopotamie) et de l'Irak Arabi (Babylonie). Contenant les trois pachaliks de Haleb, Reha ou Orfa et Bagdad » publiée par la Société de Géographie en 1825.

cesseur, M. Méchain, consul de Chypre. Ici se place un évènement vraiment extraordinaire. M. Vattier de Bouville chargé de gérer provisoirement le consulat, se rendit à Tripoli; ayant trouvé Rousseau bien vivant, il crut néanmoins exécuter sa consigne à la lettre, s'installa de vive force au consulat, et n'en sortit que sur l'ordre formel du ministre détrompé par les lettres de Rousseau et les attestations du bey.

Rousseau avait fondé en juillet 1827, à Tripoli un journal « l'Investigateur Africain » *où il donna plusieurs articles dont quelques-uns comme* « *Expédition projetée par le pacha de Tripoli, contre les arabes du Djebel (Djebel-Ilssatou). — Renseignements sur ces Arabes* » *et* « *Origine de Tin-Buktou (Tombouctou) d'après les auteurs arabes. — Détails sur les tribus qui habitent cette ville* », *ont été reproduits dans le* Bulletin de la Société de Géographie (*in-8, nº 54, octobre 1827*). *La même société, dont notre auteur était associé correspondant a publié de curieuses lettres qu'il écrivit à Tripoli sur l'Afrique centrale et sur la mort de Laing et de Clapperton.* (Bul. de la Soc. de Géog., *1828*).

On peut y voir qu'à cette époque Rousseau recherchait encore les anciens manus-

crit arabes, comme au temps où il fit son voyage de Bagdad à Alep. Il y avait longtemps cependant qu'Ouvaroff lui avait acheté pour l'empereur de Russie, les 500 manuscrits (1) *qu'il avait rassemblés en Asie Mineure, et que possède maintenant l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg. — Rousseau mourut en 1831, baron et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il avait eu plusievrs enfants. L'un d'eux, Antoine-François-Napoléon, né à Alep le 5 avril 1811, fut comme interprète principal de l'armée attaché au cabinet du maréchal Bugeaud, puis au duc d'Aumale; il fit partie de la mission du Maroc dirigée par M. Jagersmidt, et devint consul honoraire de Brousse, puis consul de 2e classe à Djeddah avec mission de rester à Damas auprès de l'émir Abd-el-Kader.*

— Il nous a paru utile de donner ces quelques détails biographiques sur Rousseau et sur sa famille avant de mettre sous les yeux de nos lecteurs le manuscrit qui complète son œuvre.

Louis Poinssot.

(1) Le catalogue raisonné de ces 500 manuscrits a été publié par Rousseau en 1818.

VOYAGE

DE BAGDAD A ALEP

(*Précis de la quatrième partie des tablettes géographiques et politiques des voyages faits en Mésopotamie, en Perse et en Arabie, par J.-L. Rousseau, ci-devant secrétaire de la Légation de Téhéran, maintenant Consul général de S. M. l'Empereur et Roi à Alep, Chevalier de l'Ordre du Soleil de Perse, correspondant de l'Institut*).

Départ de Bagdad. — Station a Hebné.

La mort de mon père, qui avait hâté mon départ de la Cour de Perse, rendait ma présence de plus en plus nécessaire à Alep.

Il y avait presque deux mois que j'étais de retour à Bagdad, où un plus long séjour eût infailliblement aggravé l'affliction et le désespoir de ma mère, lorsqu'enfin, le 18 octobre 1808, à deux heures après midi, je quittai cette ville avec ma petite famille, pour aller camper à une demi lieue de là, près de la rive droite du Tigre, à côté du joli lac de Hébiré (1).

---

(1) Ce lac est de forme elliptique, un peu échancré à sa partie supérieure. Il peut avoir 70 pas de longueur

Mes gens et mon bagage, réunis à quelques détachements de la caravane, m'attendaient depuis quelques jours à cet endroit. Deux pavillons propres à nous garantir des injures de la saison, douze grands sacs de munitions de bouche pour 35 à 40 jours de trajet, trente outres destinées à faire la provision d'eau nécessaire pour les endroits du désert qui en sont dépourvus, et un *Takhtrévan* (1) porté par deux chameaux, dans lequel ma femme et mes deux enfants devaient se séquestrer, voilà en quoi consistait l'attirail d'un long et pénible voyage dont j'ai vu heureusement le terme.

La caravane, qui ne se forma que très lentement, avait pour chef un certain Mansour-el-Eubéida, de la tribu des Ergueils,

---

sur 20 de largeur; son eau est saumâtre, mais très poissonneuse, nourrissant aussi beaucoup de tortues. Situé au milieu de deux bassins qui ne sont que des découpures de l'Euphrate, ce sont les eaux de ce fleuve qui le forment, en s'y accumulant lors de leur débordement, pour y demeurer stagnantes et croupies pendant le reste de l'année. Ses environs offrent quelques terres labourées et d'assez bonnes pâtures pour les chameaux.

(1) Ce mot est Persan. Il signifie un sopha mouvant. C'est une litière recouverte, posée sur deux brancards garnis d'anneaux de fer, que l'on attache à des crochets fixés aux sangles du bât des deux chameaux. Celui qui est derrière se trouve obligé, à cause de la longueur de son cou, de passer sa tête sous la litière.

homme plein d'expérience et de courage, j'aurais même dit de loyauté, si cette vertu était moins rare chez les peuples intéressés et avides de l'Alabestan. Comme, depuis quelques années, la traversée du désert qui s'étend au-delà de l'Euphrate est devenue extrêmement dangereuse, en raison du brigandage continuel qu'y exercent les Wehabis, ce cheick arabe s'était engagé à me faire prendre la route du Djezireh, (la Mésopotamie) en suivant la rive gauche du fleuve jusqu'au delà de l'embouchure de la rivière de Kabour. Nous devions le passer à gué pour entrer sur le territoire d'Alep. Mais, comme on le verra par la suite, notre projet n'a pu s'exécuter, et le voyage s'est fait par la voie ordinaire du Chamié (1) qui est la plus courte et la moins dispendieuse, quoique cependant fort pénible et très peu sûre.

Puisque je viens de nommer les Ergueils, il est à propos de les faire connaître en deux mots, en attendant que les divers incidents de mon voyage me fournissent l'occasion de donner de plus amples détails sur leur façon de vivre, leur police et leurs habitudes.

---

(1) C'est le nom que les Arabes donnent à la partie du Désert qui s'étend de l'Euphrate à la province de Nedjeide.

Ces arabes forment une tribu militaire et commerçante à la fois, qui, sans être bien nombreuse et des plus nobles, jouit pourtant d'une grande faveur auprès du gouvernement de Bagdad et a la confiance des marchands de cette ville. Elle s'y est acquis de justes droits par son énergie, sa bravoure et sa fidélité. Aussi, de tout temps, ces hommes laborieux et pleins de courage, ont-ils été les appuis et les défenseurs des pachas de la Porte Ottomane contre les prétentions orgueilleuses et la licence effrénée des Janissaires.

Leur principal établissement est à Zebeïr, près de Bassora, mais on en trouve aussi de domiciliés à Bagdad, Damas, Alep, etc. Eux seuls ont le privilège de former des caravanes et de les conduire à travers le désert ; et il n'en est aucun qui ne soit soldat, négociant, ou chamelier.

Remarques sur la Mésopotamie.

Je fus obligé de séjourner une semaine à Hebné pour attendre la sortie des charges de la caravane qui arrivaient peu à peu.

Pendant cette station, mes amis de Bag-

dad venaient me voir tous les jours. Jouissant à l'avance de l'air pur de la campagne, je m'amusais à parcourir les environs de la ville qui sont assez pittoresques de ce côté. Le climat de la Mésopotamie, où je me retrouvais pour la troisième fois est salubre, quoique très chaud.

Quinte Curce dit « que la réverbération du soleil et les vapeurs dévorantes du hâle y font périr les animaux, et que sous ce ciel rigoureux la terre et l'air semblent en ébullition comme dans une fournaise ». Mais l'historien d'Alexandre a certainement exagéré et je puis avancer ici que l'été n'y est pas plus chaud qu'en Perse et en Syrie.

Quoi qu'il en soit, cette vaste et belle contrée fut, comme on le sait, le berceau des populations naissantes de la Terre. Maintenant, ses habitants, nomades agrestes, offrent l'image de la vie simple et indépendante des premiers hommes.

Les Arabes l'appellent El-Djeziré, ce qui signifie un pays situé entre deux fleuves. En effet, elle tire son nom de sa situation même, le Tigre et l'Euphrate formant ses limites à l'Orient et à l'Occident. Au nord s'élève le mont Taurus. Au midi, elle est encore bordée par le cours de l'Euphrate qui à cet endroit se tourne vers l'Est.

Elle a été célébrée dans l'Ecriture Sainte

pour avoir servi de séjour au genre humain avant et après le déluge.

Sous le règne des Kalifs, ayant subi le joug des Arabes, elle commença à se ressentir de l'influence de la barbarie et à déchoir de son ancienne prospérité. Aujourd'hui, elle n'offre plus à son centre que quelques villes ruinées et méconnaissables et de vastes terrains où la nature, faute d'être dirigée par la main des hommes, s'épuise et succombe sous ses propres efforts.

Les endroits les plus remarquables de cette région sont situés sur les rives de l'un des deux fleuves. Ce sont Moussel, Tekrit, Diabekr Bir ou Biredjek, etc... Orfa ou Reha, qui est l'ancienne Edesse, se trouve dans la partie moyenne; Mardin et Nissibin sont à l'est de cette dernière.

Quantité de rivières et de sources, entre autres le Kabour, le Djellab, le Tertar etc. ainsi que les nombreux canaux du Tigre et de l'Euphrate, l'arrosent de leurs eaux fertilisantes. Des milliers de tribus Arabes et Kurdes, vagabondes et adonnées au brigandage, la parcourent avec leurs familles ambulantes et leurs immenses troupeaux.

Iman Moussa. — Le consul anglais.

La première nuit que je passai sous mon pavillon ne fut pas sans agrément. La nouveauté du local, jointe à la sérénité de l'air contribuèrent sans doute à rendre mon sommeil tranquille et délicieux. Quelques Arabes postés par le caravanier Mansour autour des charges firent la garde avec mes domestiques, qui se relevaient alternativement.

Le lendemain, je m'éveillai au point du jour, au moment où les rayons naissants du soleil faisaient étinceler vers le nord la coupole dorée du Kadeur, situé à une demi-lieue de notre campement.

Cet endroit, autrement appelé Iman Moussa, est une grosse bourgade toute peuplée de Chias, où se trouve enseveli Moussa arrière petit-fils de Mehammed et l'un des douze apôtres de la secte d'Ali, dite Kezelbache.

Son tombeau et la chapelle qui lui est consacrée ont été rebâtis presque à neuf et richement décorés par les soins du fameux ennuque Mehammed Kan, oncle et prédécesseur du Fethaly Chah qui alliait une

dévotion ardente à la plus atroce cruauté, cette chapelle est aujourd'hui le dépôt des immenses richesses qui se trouvaient enfouies depuis nombre d'années à Nedjef, lieu de la sépulture d'Aly et qui y furent transférées à l'époque où les Wehabis commencèrent à s'acharner contre cette dernière place devenue l'objet de leur haine et de leurs convoitises.

Parmi le grand nombre de garnitures précieuses qu'elle renferme, on m'a parlé d'un tissu de perles fines qui a dix pieds en carré et que Nadir Chah envoya au retour de son expédition dans l'Inde pour couvrir le tombeau du gendre de Mohammed dont il croyait avoir été favorisé dans cette fameuse entreprise.

Il faut que je dise encore, que tous les bijoux exposés aux yeux des pèlerins musulmans qui vont visiter ce lieu sacré, sont les dons magnifiques et précieux de divers princes et riches particuliers de la Perse et des Indes appartenant au rite Chia. Voulant honorer la tombe du pontife suprême de leur secte, ils y ont fait déposer en différents temps tout ce qu'ils avaient de plus riche et de plus rare dans leurs trésors. Je me demande si parmi les chrétiens on trouve communément l'exemple d'une pareille vénération et s'il y a

chez nous moins de piété ou plus d'avarice que chez les musulmans.

Le consul anglais Ritche se trouvait à cette époque campé aux environs du Kadeur. J'ai déjà fait connaître dans la troisième partie de mes tablettes, les motifs qui l'ont forcé de quitter sa résidence pour aller habiter dans le désert. J'ajouterai ici que, malgré la proscription politique dont il est frappé, le faste et l'aisance plantureuse qui régnaient dans sa solitude, attiraient journellement à la sourdine auprès de lui, les âmes mercenaires de Bagdad que l'or corrupteur des Anglais, éblouit et rend esclaves.

De divers mausolées antiques disséminés autour de Bagdad.

Ces mausolées gisent à peu de distance des remparts de Karchiakas, partie de la ville qui occupe la rive droite du fleuve.

Ce sont ceux : 1° de Cheik Mâhrouf; 2° de Cheik Djeneide; 3° de Cheik Mohammed Harbi; 4° de Cheik Daoud; 5° de Cheik Mansour Ettadje; 6° de Cheik Ahmed; 7° de Cheik Sèrri Sektij; 8° de Cheik Zulmoun Mesry; 9° de Nibi Zouchâh; 10° de Set Zubeïde; 11° de Behloul Dana. On voit

en ce même lieu plusieurs autres masures moins apparentes, qui ne méritent aucune mention. Voici quelques remarques historiques sur les personnages sus mentionnés.

Cheik Mâhrouf naquit dans la 150e année de l'Hégire, de parents chrétiens, dans le faubourg dit « Kerkh » de Bagdad, et se fit musulman sur les exhortations d'Iman Reza qui lui enseigna la théologie et le mit dans la voie de la piété. Il mourut à Bagdad à l'âge de 50 ans et en odeur de sainteté. Les dévots musulmans ont enclavé son tombeau dans une jolie petite mosquée où ils vont lui rendre assidûment leurs religieux hommages. Ce cheik disait souvent que : « L'homme généreux et aimé de Dieu est celui qui remplit ses engagements sans hésitation, qui loue sans partialité et qui exerce la bienfaisance sans ostentation.

Cheik Djeneide dont le nom véritable est Abdulkassem et la patrie, Bagdad. On l'appelle aussi le « paon des docteurs orthodoxes », épithète pompeuse que ses rares connaissances lui ont méritée. On lui demanda un jour avec quelle sorte de gens il fallait se lier et converser habituellement. « Avec ceux, répondit-il, qui vous ont secouru et qui ont oublié leur bienfait. » Il mourut en 297 de l'Hégire, sa mémoire est vénérée chez les musulmans qui lui

Page 10.



Mausolées des environs de Bagdad.

Mosquée du Cheik Mâhrouf — *Tombeau de Set Zubeïdé*

Dessiné par A. O'Callaghan, d'après un lavis de Rousseau.

attribuent le miracle de féconder les femmes stériles.

Mansour Hattadje. — Dès sa tendre jeunesse, s'étant senti du goût pour l'étude de la philosophie, il déserta, à l'âge de vingt ans, la maison paternelle et se retira dans un monastère où il se consacra tout entier à la méditation. A force de séparer son âme de tous les objets sensibles, de l'isoler et de la perdre dans la contemplation extatique de la divinité, il crut avoir atteint la perfection suprême, prononçant à chaque instant ces mots : « Je suis la Vérité ».

Les musulmans, indignés de cette habitude qu'ils prenaient pour un blasphème, se soulevèrent contre lui, l'accusant d'impiété; ils le citèrent au tribunal de leur pontife et il fut condamné à avoir la tête tranchée. Avant de monter à l'échafaud, ce Cheik illuminé se tourna vers ses juges et leur dit en frappant la terre du pied « Votre Dieu est ici ». Après son exécution, un de ses disciples, creusa en présence de l'aréopage, à l'endroit qu'il avait désigné et il en sortit une cassette pleine de pièces d'or. « Voilà, s'écria-t-il, le Dieu dont parlait mon maître et que vous adorez réellement ».

Cheik Serri Sekhti était disciple de Cheik el Mâhrouf. Très versé dans les sciences abstraites et pénétré d'une douce et bienfaisante piété, il avait la singulière habi-

tude de se regarder chaque matin dans une glace, craignant, disait-il que le nombre de ses péchés ne lui eût noirci le visage. Il mourut à l'âge de 59 ans.

Nebij Yourha. C'est probablement l'Osée des juifs, un des douze petits prophètes. Qu'il soit enterré à Bagdad ou ailleurs, les habitants n'en sont pas moins assidus à aller tous les samedis s'acquitter en foule de leurs pieux devoirs au monument qui passe pour être son tombeau. Les Turcs l'ont aussi en vénération et lui offrent des bougies et de l'encens.

Set Zubeidé fut l'épouse du Kalif Haroun el Rechide. Ce titre et ses éminentes qualités la font regarder comme la Zénobie de Bagdad. Ellè fut passionnément aimée du Kalif avec qui elle partagea l'autorité suprême. On lisait autrefois sur son tombeau cette épitaphe que je n'ai pas retrouvée. « Ci-gît une grande reine qui fut l'ornement et les délices de la Cour du Commandeur des croyants. Ses bienfaits s'étendirent d'une mer à l'autre. C'est une fleur superbe qui résista pendant quelque temps, dans le jardin de la vie, au souffle envenimé du trépas, mais elle périt enfin et se réduisit en cendres. O passant, qui que tu sois, respecte cette froide poussière et tâche d'imiter les vertus dont elle brilla tant qu'elle fut animée ».

Behloul Dana. Ce surnom de Dana désigne un sage; les Orientaux l'ont cependant qualifié de fou par allusion à sa manière de vivre toute extravagante et peu conforme à sa naissance et à son rang.

En effet, la plupart des annalistes arabes s'accordent à dire qu'il était frère du Kalif Haroun el Rechide qui l'avait établi grand officier de son palais; mais ils ajoutent que, dégoûté du fracas et des intrigues de la Cour, il la quitta brusquement pour aller habiter les déserts et les cimetières.

On le rencontrait souvent, presque nu, s'amusant au milieu des tombeaux à contempler les ossements des morts. Cependant quand on l'interrogeait, il répondait avec beaucoup de sens, ne parlant jamais que par sentences, et affectant même de prédire l'avenir.

On rapporte de lui quantité de traits singuliers et plaisants dont le Nagarestan nous a conservé le souvenir. J'en citerai seulement deux. « Behloul, lui dit un jour le Kalif, je désire que vous me fassiez la liste des extravagants de Bagdad. Ce serait un travail trop long, répondit-il, mais si vous désirez celle des gens raisonnables, je l'aurai bientôt faite ».

Une autre fois, un plaisant de la cour voulant s'égayer à ses dépens, lui dit que le Kalif l'avait nommé intendant des loups,

des ours, des singes et des renards de la capitale. « Tant mieux, s'écria-t-il, vous voilà, Messieurs les courtisans, soumis à mon autorité et devenus mes humbles sujets. »

Description de l'Ile de Dedjel (1).

J'étais, mon ami, occupé tantôt à arranger mon portefeuille, de manière à ce que les papiers qu'il renferme ne puissent se gâter en route, et, en les examinant, il m'est tombé sous la main la minute d'une lettre que j'avais préparée pour M. Barbié du Bocage, et dans laquelle je donne à ce savant géographe une description succincte de la petite île de Dedjel, qu'il m'avait demandée. N'ayant rien de saillant à vous mander aujourd'hui, je vais insérer ici un extrait de cette lettre, qui vous fera connaître un des plus jolis districts du pachalik de Bagdad, dont aucune carte n'a été dressée jusqu'à ce jour, et que j'ai visité récemment.

Cette digression, du reste, se lie natu-

---

(1) Extrait d'une lettre à M. Jouanin, datée de Hebné, le 24 octobre 1808.

rellement au début de mon voyage, que je commence presque sur les limites de la contrée qui en est l'objet.

Le district de Dedjel porte le nom d'île parce qu'il est enfermé entre le Tigre à l'Orient, et un canal qui se détache de ce fleuve à sept lieues et demie au-dessus de Bagdad, puis, après un cours de neuf lieues environ, va se perdre dans le Haur, terrain marécageux où se déversent les eaux de l'Euphrate quand elles sont dans leur crue.

Ce canal est lui-même divisé en une infinité de ruisseaux (le plus remarquable est celui de Bessé), qui arrosent abondamment le pays et préparent ainsi les terres à fructifier sous les travaux journaliers de plusieurs tribus arabes, sédentaires et agricoles.

Ils y sèment diverses sortes de grains et de légumes : le blé, l'orge, le millet, le sésame, les lentilles, les pois, les melons, les pastèques, etc.

Ces Arabes sont les Beni Saïd, les Mechahédis, les Djebours, les Souhédiés, etc. Ils dépendent tous du Dabeth ou bailli, qui prend à ferme la contrée, en payant pour cela, au pacha de Bagdad, une redevance annuelle de quarante-cinq mille piastres.

Le Dabeth actuel, qui est un de mes anciens amis, réside ordinairement à Belede, que l'on doit regarder comme le chef-lieu

de l'île. Cet endroit se trouve sur le Dedjel même, à trois lieues de son origine : il est renommé par les excellents raisins et les belles grenades qu'il produit. On y cueille aussi des dattes, des pommes et d'autres fruits d'un goût exquis, qui approvisionnent abondamment le marché de Bagdad, où on les transporte dans de grands paniers d'osier.

Voici maintenant les autres lieux remarquables qui se trouvent sur les rives du canal.

Tout d'abord Harbé, à une demie-lieue au nord de Beled. C'est une ville ruinée, qui paraît avoir été bâtie du temps des Kalifs. On y voit encore un minaret et quelques maisons inhabitées.

Un peu au-dessous de Beled, se trouve un vieux pont de pierre, dont deux arches brisées subsistent seules. Un peu plus bas, le village d'El Hamarat, très peuplé et entouré de jardins.

On compte une lieue et demie d'El Hamarat à Babeline, village de moindre importance, et de là trois quarts de lieue jusqu'à El Wezoun.

Ensuite vient Semetché, grosse bourgade située dans une courbe du canal. Ses maisons, agréablement disposées sur le bord de l'eau et entremêlées d'arbres fruitiers, offrent le plus riant aspect.

De Semetché, qui est le point le plus éloigné du Tigre, on compte environ trois lieues et quart, en droite ligne, jusqu'à ce fleuve.

Passons aux autres endroits dans l'intérieur des terres. Ce sont : Wana, Tchef Aly, Cheik Djemil et Seide Mohammed. Le premier est un village médiocrement peuplé, à un quart de lieue du canal et à deux lieues au-dessous de Semetché; les trois autres ne sont que les tombeaux vénérés de santons arabes, ayant chacun leur gardien, et où les habitants du pays font de fréquents pélerinages. Ces bonnes gens adorent particulièrement l'empreinte d'une main humaine, que l'on voit sur le Tchef Aly, et qui passe pour être celle de la main du gendre du Prophète.

En se transportant sur les bords du Tigre, on trouve d'abord El Helt, à une lieue au-dessous de l'origine du Dedjel; c'est un village florissant.

D'El Helt, en suivant le cours du fleuve jusqu'à Telgoche, vieille bâtisse qui n'est qu'à deux lieues de Bagdad, on rencontre les habitations, tentes ou cabanes, des Arabes El Husseis et Socceidiés, dont j'ai déjà parlé.

J'estime le circuit de l'île de Dedjel à quatorze lieues environ. Elle est bornée au midi par le Haur et le canal de Meshoudi,

issu de ces vastes marécages, et qui se jette dans le Tigre à une demi-lieue au-dessous de Bagdad. Elle est très giboyeuse, et pourrait devenir très fertile, si ses habitants, moins opprimés, pouvaient donner plus de soin à la culture.

Remarques sur les Habitants du Désert.

.....Vers trois heures après-midi, le temps étant au beau, je fus me promener sur le bord du lac qui nous avoisine. Mes domestiques ont essayé d'y pècher, mais ils n'ont pas réussi, non plus qu'à prendre des tortues.

Dans l'intervalle est survenue une famille arabe, composée de deux hommes, d'une femme ayant son enfant à la mamelle, et de trois vigoureux gaillards.

Les uns étaient montés sur des chameaux, les autres allaient à pied conduisant par le licol les animaux chargés de provisions, qui consistaient en farine d'orge et en dattes. Ils firent halte sur la grève et emplirent leurs outres de l'eau du lac qui, bien qu'elle eût un goût détestable, leur paraissait très bonne, à ce qu'ils m'ont affirmé.

Je me suis amusé à les questionner un moment, tandis que la femme pétrissait la farine et que les jeunes gens ramassaient des brouissailles pour allumer du feu et cuire le pain.

Ils m'ont dit qu'ils venaient des bords de l'Euphrate et allaient rejoindre une bande de Djebours, leurs alliés, établis dans le Haur; je leur ai demandé entre autres choses, s'ils étaient contents de leur sort.

« Et pourquoi ne le serions-nous pas, m'a répondu l'un d'eux, la providence nous a donné l'empire du désert qu'elle a émaillé de verdure et couvert de toutes espèces d'animaux afin que nous y trouvions de quoi suffire à nos besoins. Nous possédons cent-cinquante moutons, cinquante chameaux, dix juments de race. Nous sommes unis par les liens du sang et de l'amitié, nous avons l'indépendance, la santé et la gaieté, personne ne trouble notre tranquillité, que pouvons-nous donc désirer de plus en ce monde où entrés par une porte, nous devons en sortir par l'autre après quelques années de vie. »

La justesse de ce raisonnement m'a d'autant plus frappé qu'il sortait de la bouche d'un pâtre dont le maintien sauvage n'annonçait guère des sentiments aussi sages. Mais il ne faut pas confondre les Arabes agriculteurs fixés aux environs des villes,

comme ceux dont je viens de parler, avec les nomades habitants du centre du désert qui, privés des ressources que donne la culture, sont obligés de piller et d'égorger leurs semblables pour subvenir à leurs besoins.

Tout en faisant ces réflexions, j'examinais la femme qui, après avoir cuit le pain, allaitait son enfant, adossée à un chameau accroupi. Elle m'a paru avoir trente ans, ses traits réguliers avaient je ne sais quoi de rude qui, avec son teint hâlé lui donnait un air farouche, elle avait les lèvres teintes en bleu, les joues, le menton et les mains marquées de petites taches de même couleur. Un anneau d'or, de forme allongée, terminé par quelques grains de corail mobiles pendait de son nez, ses bras et ses jambes étaient surchargés d'anneaux de différentes matières. Telle était sa parure; quand à son costume il consistait en une chemise de toile bleue très ample, une ceinture de chanvre, un mouchoir vert sur la tête et un manteau grossier sur les épaules.

C'est la coutume des femmes arabes de se peindre en bleu la figure, le sein et les bras. En Turquie et en Perse les femmes emploient la toutia pour se noircir les yeux et les sourcils, le henna pour se rougir les mains et les pieds et le wasnie qui est une

autre plante pour rendre les cheveux plus foncés et plus luisants.

Ruines de Kherke. -- Sur les souphis de l'Iran.

(*Journal de route du 26 octobre. De la même station de Hebné.*)

Ce matin, j'ai profité de la fraîcheur du temps pour faire un tour du côté du fleuve. J'ai longé pendant plus d'un quart d'heure une digue de terre qui s'étend à soixante pas de nos tentes dans la direction du Nord-Est et que le grand Suleiman pacha fit construire pour garantir le territoire de Hebné des inondations du Haur, formé lui-même, comme je l'ai fait observer, par les débordements de l'Euphrate.

Je me suis ensuite promené parmi les ruines de l'ancienne Kherke qui se voient entre Khadem et Bagdad, à peu de distance du Tigre. C'était autrefois un grand faubourg de la capitale des Califes, tout peuplé de chrétiens, et si agréablement situé que le poète Khakhani en fait une description charmante dans la relation qu'il a donnée en vers de son voyage dans les deux Yraks; mais cet endroit n'offre plus aujourd'hui qu'un amas informe de débris où

les Arabes vont fouiller habituellement pour en retirer des ustensiles, des meubles, des matériaux et des médailles coufiques.

Je me souviens qu'ils avaient déterré il y a une quinzaine d'années, un pot de terre rempli de ces deniers antiques. Mais comme il étaient d'or, le gouverneur qui en fut instruit s'en empara, abandonnant aux auteurs de la découverte le vase qui les avait contenus.

C'est avec les briques tirées de ces mêmes ruines que le susdit pacha fit bâtir le rempart de Karchiatra (1), quartier de Bagdad qui s'étend sur la rive droite du Tigre, et qui, autrefois ouvert de toute part, favorisait les desseins des contrebandiers.

Peu après mon retour de la promenade, divers amis vinrent me voir. L'un d'eux, connaissant ma passion pour les manuscrits, m'en avait apporté un plein sac. La plupart de ces livres consistaient en vieux bouquins insignifiants et délabrés. J'y ai pourtant trouvé le *Mernewy el Weledy* que je me suis empressé d'acheter. Cet ouvrage que je connaissais déjà de nom est un traité en vers des points fondamentaux de la doctrine des souphis. Je viens d'en lire

(1) J'ai indiqué plus haut que cet endroit est la partie de Bagdad qui s'étend sur la rive droite du Tigre

quelques passages qui, m'ont paru pleins de sens et de moralité.

Voici ce que je sais de la secte des souphis, taxée par les musulmans orthodoxes de folie et d'impiété.

Ces philosophes de l'Orient, dont la Perse est le berceau forment une classe d'hommes austères, entièrement livrés à la contemplation de la nature et à l'étude de la religion. On peut les regarder comme des habiles casuistes de la croyance musulmane qu'ils prétendent professer dans toute sa pureté, soutenant son caractère sacré par une vie exemplaire et pleine d'œuvres pies.

Aussi révèrent-ils le Koran comme un livre divin que le créateur a envoyé aux hommes par son prophète bien aimé, *Mohammed el Mustapha*, mais ils lui donnent une interprétation toute différente de celle des docteurs orthodoxes de la loi. Ils admettent encore la tradition des asiatiques et y ajoutent de plus leurs opinions particulières pour en former un labyrinthe complet d'inepties et d'erreurs ou leur esprit se plaît à s'égarer.

Cependant, leur grand principe est de tout spiritualiser, de voir toutes choses en Dieu, d'attribuer aux décrets du ciel ce qui arrive aux hommes tant en bien qu'en mal, et de s'imaginer enfin que l'âme est une émanation de l'Essence divine, et qu'à force de se

remplir de l'idée de son auteur elle finit par s'abîmer dans son sein et par s'identifier avec lui. Il faut aussi savoir que la plupart des Souphis croient à la métempsycose et rejettent le dogme des peines éternelles dans la vie future, quoique ce dernier point ne soit guère d'accord avec ce qu'enseigne le Koran.

De ce que nous venons de dire brièvement du système des Souphis, on doit conclure qu'il est réellement obscur et rempli de contradictions et d'absurdités évidentes. Pour peu qu'on l'approfondisse, on s'apercevra aisément que c'est un mélange confus de plusieurs anciennes sectes, telles que la péripatéticienne, l'éclectique, etc., mélange dans lequel les principes de cette dernière secte sont pourtant prédominants. Leurs livres philosophiques sont tous mystérieux et a double sens, n'offrant dans leur ensemble que des idées bizarres ou extravagantes et des figures, tantôt basses et obscènes, tantôt puériles et ampoulés.

L'origine de la secte des Souphis remonte à l'époque de l'invasion des Arabes en Perse, ou plutôt à l'origine même du musulmanisme, car on entend communément par *souphi* un homme à systèmes qui combat les principes établis de la religion et de la morale pour en suivre d'autres tout opposés.

Elle fit beaucoup de bruit dans les siècles passés. Aussi fut-elle souvent frappée d'anathème et cruellement persécutée par la haine publique que réveillait contre elle la jalousie et le fanatisme du clergé Iranien.

Cependant, à l'époque où la Perse vit cesser momentanément ses malheurs et commença à respirer sous des règnes plus paisibles, avant et après la dynastie des Séphéries, les Souphis réapparurent de nouveau dans cet empire et y prèchèrent avec succès leurs dogmes singuliers. Peu après, dans le cours VIIe siècle de l'Hégire, le fameux *Cheik Serraï-Djelal-el-Din-Roumi-Abou-Ismaël-Waez-Djami, Sandy, Hafer*, *Waledy*, *etc.*, tous écrivains et poètes illustres, concoururent tour à tour par leurs connaissances, leur zèle infatigable, et leur éloquence persuasive à consolider ces mêmes dogmes, à les généraliser, à les étendre jusque dans l'Indoustan et la Turquie. Mais de nouvelles révolutions éclatèrent bientôt en Perse et s'y succédèrent pendant un long espace de temps. Dès lors, les désordres de l'anarchie vinrent arréter le cours des sciences et de l'industrie, en troublant la tranquillité publique si nécessaire à leur maintien et à leur prospérité.

Au milieu des désastres de la nation, la secte des Souphis perdit ses moyens d'exis-

tence, se dispersa et fut détruite enfin pour ne jamais peut-être renaître de ses cendres. Elle est tellement méprisée aujourd'hui que son nom sert à qualifier les cerveaux détraqués et les gens ignorants et impies qui voudraient se faire passer pour de pieux savants. J'ai pourtant vu et entretenu, pendant mon voyage à Téhéran, plusieurs derviches souphis assez instruits, qui menaient une vie retirée et obscure, mais ce n'étaient (qu'on me passe l'expression) que les débris informes d'un vaste et magnifique édifice depuis lontemps ruiné. J'ai encore rencontré quelques restes de ces mêmes souphis dans diverses provinces de la Turquie.

Ils ont pour livre principal le Mesuéwi, du fameux Djelal-et-Din-Roumi, déjà cité, qui a fondé un tékié (1) à Konia, où s'élève pompeusement son tombeau très vénéré par des partisants zélés et fanatiques, qui ne font que courir le monde sous le costume de Derwiches.

Ce costume, l'oisiveté, la paresse, le crime, le font prendre aujourd'hui à des gens sans aveu, à des vagabonds, et, lorsqu'ils se trouvent réunis quelque part, leur premier soin est de se livrer, sous la présidence d'un

---

(1) Monastère.

supérieur, qu'ils élisent *ad hoc*, à l'exercice du Semâk ou danse religieuse. On les voit alors se livrer à des contorsions épouvantables, s'agiter comme des forcenés, se mettre le corps en sang et tourner pendant des heures entières autour d'un tambourin accompagnant les cris d'« Allah! Allah! » puis tout à coup se jeter à terre et tomber dans une profonde léthargie. C'est ce qu'ils appellent le « ravissement suprême » qui est moins une extase délicieuse, une contemplation spirituelle, qu'un épuisement total des forces.

Projet qu'ont eu momentanément les Anglais de rétablir sur le trône la dynastie des Zendes. Membres de cette famille existant aujourd'hui. *(Extrait du journal de route du 28 octobre.)*

Au retour de la promenade, j'ai trouvé, non sans surprise, sous mes pavillons, Ver-Khan, Persan. Ver-Khan au milieu du désert!

C'était un phénomène, j'ai cru qu'il était tombé des nues.

Il m'a remis une lettre amicale de la part de Mehdig-Khan-Kelhor de Vermanchah qui l'a envoyé à Bagdad pour assister

aux funérailles d'un de ses parents, dont le cadavre, transporté au *Kadem*, selon la coutume des Kezelbaches, a dû être inhumé dans le cimetière de ce lieu sacré. Ce personnage m'a paru être instruit des affaires politiques de son pays et de plus ami des Français.

Il m'avait cherché hier à Bagdad, et dès qu'il apprit que j'étais campé ici, il n'a rien eu, m'a t-il dit, de si pressé que de venir m'y trouver. — Je l'ai beaucoup questionné sur l'état actuel des choses en Perse. Parmi les détails qu'il m'a donnés, en voici quelques uns qui m'ont paru mériter une place ici.

Les Anglais, se sentant vivement outragés du refus qu'a fait S. H. Fethaly-Schah à leur ambassadeur Malkolm, cherchent à laver cet affront par quelque agression subite contre les états de ce prince.

Déjà, ils ne font plus un mystère de leur projet de rétablir sur le trône de Perse la dynastie des Zendes, abattue depuis longtemps sous les coups des Kadjars. A cet effet, ils ont jeté les yeux sur Mohammed Alij Khan, fils d'Ay Mourad Khan (1), sixième roi de cette dynastie, qui se trouve

---

(1) Ay Mourad Khan était beau fils de Sadek Khan, frère du célèbre Kérim Khan qui avait épousé sa mère après la mort de son père, nommé Kaytas, lui-même Zende.

établi, depuis plus de quinze ans à Heiderabad, dans le Dekkan, auprès de Skender Djah, newab de cette province et tributaire de nos ennemis ; il a épousé sa sœur. Les Anglais se sont engagés a lui fournir 7,000 cipayes, à le débarquer avec ses troupes sur quelque point de la côte du golfe Persique où ils espèrent attirer dans leur parti un grand nombre de Persans au moyen de leurs immenses subsides. On assure qu'ils ont promis un ducat par jour à tout habitant du pays qui voudrait se ranger sous leurs drapeaux. Je n'entreprendrai point de discuter le pour et le contre de cette entreprise. Au premier coup d'œil, elle s'offre sous un aspect difficile. Mais je ferai remarquer que, dès le mois de juillet de la présente année, Mohammed Khan, ravi du secours inattendu que les Anglais lui accordaient, et mû par l'ambition de recouvrer une couronne qu'avaient porté ses ancètres, s'était empressé de dépêcher en secret un de ses officiers à Kermanchah pour inviter Kandjan Khan et Abdally Khan (1), ses parents réfugiés dans la tribu des Kuliays, de la circonscription de cette ville, à se rendre de suite près de lui, afin

(1) Tous deux fils de Hassen Khan et petits-fils de Sadek Khan Zende.

de participer à la gloire du rétablissement de leur famille. Ces deux fugitifs, dont la mère était fille de Taki Bey, chef de cette tribu, traînaient depuis longtemps une existence obscure et misérable chez leurs voisins, sans ressources et avilis. Ils viennent de passer, il n'y a pas deux mois, à Bagdad, pour se rendre à Bassora et de là dans le Dekkan par voie de mer sur un navire Anglais.

Cette menée de nos ennemis va donner l'éveil aux autres membres de la famille des Zendes, aujourd'hui dispersés en Perse, en Turquie et dans l'Inde. Leur nombre doit être considérable, mais on ignore les lieux de leur retraite. L'espoir de rentrer en possession de leurs droits légitimes peut seul les arracher à la torpeur dégradante où ils sont tombés depuis leur proscription.

Voici la liste de ceux dont l'existence paraît certaine :

Mohammed Ay-Khan, Abdally Khan, etc. Khandjan Khan, déjà cités;

Fezulla Khan, fils d'Aly Mourad Khan, dont la mère était kadjare et proche parente de l'eunuque Aga Mohammed Khan. A la mort de son père, il était encore à la mammelle et le monarque castrat, en montant sur le trône, voulut le mettre à mort, mais touché par les larmes de la mère désolée, il lui fit grâce. Ce rejeton des Zendes deve-

nu Kadjar, vit aujourd'hui tranquillement au milieu des ennemis de sa famille qui l'ont adopté.

Le fils d'Abulfeth Khan, qui a pour aïeul le grand Kérim Khan, ce Titus adoré de la Perse, réduit à la condition servile d'eunuque est aujourd'hui gardien du harem d'un chef Kadjar.

Fethaly Khan, fils du malheureux Lutfaly Khan, dont les exploits balancèrent si longtemps les destinées de l'eunuque-roi, est aujourd'hui chef des eunuques du palais impérial.

Ibrahim Khan, eunuque et misérable, retiré à Kerbela, Mohammed Saleh Khan, aveugle, est neveu de Kérim Khan, on le croit réfugié chez les Feylis du Lorestan.

Mohammed Khan et Rustem Khan, tous deux aveugles, demeurant à Bassora. Le premier est le fils de Zéki Khan (1).

Le second, son petit fils, eut pour père Ekber Khan. A l'époque où la dynastie Kadjare s'empara du trône, ils furent contraints de se réfugier à Bassora et de s'y tenir cachés jusqu'au moment de la mort tragique de l'eunuque Agha Mohammed Khan,

---

(1) Cousin de Kérim Khan. Il se fit proclamer roi après la mort de ce prince et périt trois mois après, victime d'un complot.

évènement qui les fit reparaître en Perse en 1796, à la tète d'un puissant parti de Zendes. Le premier coup de main eut pour résultat la prise et le pillage d'Ispahan. Fethaly khan, qui déjà était accouru de Chiraz à Téhéran pour s'y faire reconnaître comme roi, envoya contre eux vingt mille cavaliers sous les ordres de Hussein Khan Serdar, aujourd'hui commandant en chef d'Erivan. Rustem, le plus courageux des deux prétendants, sortit d'Ispahan avec une poignée de gens, attaqua l'aile gauche des Kadjars et la mit en déroute, tandis que l'aile droite entrait dans la ville et forçait Mohammed à chercher son salut dans la fuite. Rustem, informé de ce revers, se replia promptement sur la plaine de Beroud jerde, nommée Selakhor, où son lâche oncle s'était réfugié après la défaite.

Là, il se livra un combat sanglant entre les Zendes et un corps de Kadjars, commandé par Taki Khan, gouverneur du lieu, com bat qui fut tout à l'avantage des premiers. Néanmmoins les vainqueurs, prévoyant qu'ils ne tarderaient pas à être attaqués par des forces supérieures, se dirigèrent rapidement vers Korrem Abad, où ils espéraient trouver un puissant appui dans la personne de Hassen Khan, chef de la tribu des Feylis, qui leur avait promis des munitions et des troupes. Mais ce Khan perfide, médi-

tant le noir projet de les attirer chez lui pour les livrer au nouveau souverain dont il voulait se concilier la bienveillance, ne les vit pas plutôt engagés dans les montagnes du Lorestan, son domaine, qu'il les fit envelopper de toutes parts, les saisit, et les envoya ignominieusement à Téhéran après leur avoir fait crever les yeux.

Cependant Fethaly Chah fut assez humain pour leur accorder la vie, et, quelque temps après, la permission de quitter la Perse et d'aller s'établir où bon leur semblerait. C'est à Bassora, comme je l'ai dit plus haut, qu'ils se retirèrent pour déplorer leur malheur commun, pendant le reste de leur vie.

Les individus existants et connus de la famille des Zendes, sont donc au nombre de dix, probablement pères de famille. Si jamais les circonstances leur devenaient favorables, on ne saurait douter qu'ils n'en profitassent pour ensanglanter de nouveau la malheureuse Perse et mettre en danger son trône mal affermi.

DU NEMROUD-TEPESSI.

(*Extrait du Journal de Route : 29 décembre 1808*).

Nous sommes partis de Hebné à la pointe du jour. Comme le Nemroud-Tepessi nous

avait été indiqué pour le lieu du campement, nous avons dû, afin d'éviter le voisinage désagréable des chameaux, doubler le pas et devancer la caravane, de façon qu'après trois heures et demie d'une marche accélérée vers l'Ouest, nous arrivâmes au pied de cette ruine et nous fîmes halte à l'abri de son ombre qui couvrait plusieurs arpens de terrain. Au premier coup d'œil, j'ai jugé que ce pouvait être un monument élevé par les premiers habitants du lieu pour perpétuer la mémoire de quelque événement. Il est de la forme d'une poire et entouré de débris que le temps en a détachés. On peut évaluer sa hauteur à 120 pieds environ, sa circonférence à 40 (1). Les matériaux qui y sont employés, consistent en briques cuites au soleil et en roseaux qui semblent être tous frais. A chaque six rangées de briques, et il y en a 240 de distinctes, se trouve interposée une couche de ces roseaux de quatre ou cinq doigts d'épaisseur. Du reste, nul ciment, comme l'ont assuré quelques voyageurs inexacts (2).

---

(1) L'erreur paraît évidente : c'est sans doute *diamètre* et non *circonférence* que Rousseau a voulu dire. (L.P.)

(2) Dans mon mémoire sur le Pachalik de Bagdad, j'ai insinué, en parlant de Nemroud-Tepessi que ses matériaux étaient liés ensemble par un certain ciment très solide auquel le temps avait fait prendre la consistance

VUE DU NEMROUDE-TAPESSI.

(Dessin de O'Collaghan, d'après un lavis de Roësseau).

Nulle inscription qui puisse marquer l'époque à laquelle le monument a été construit ni faire connaître le peuple ou le prince à qui il est dû. Vers le milieu de sa hauteur est une ouverture carrée exposée au couchant. On ne saurait l'atteindre sans recourir à des machines. Excepté cette ouverture, je n'en ai pu découvrir aucune autre, bien que j'aie fait plusieurs fois le tour de l'édifice, l'examinant de la base au sommet. J'ai seulement remarqué au pied, un trou assez profond que les chacals ont probablement creusé pour leur servir de retraite. Mais, comment est-il possible que cette tour, si c'en est une, n'ait eu ni porte, ni escalier? J'imagine qu'on y avait pratiqué extérieurement une rampe qui allait en spirale jusqu'au sommet, et comme c'était la partie la plus exposée aux intempéries, elle a été la première à se détériorer.

Parmi ceux qui ont vu et décrit le Nemroud Tepessi, il en est qui, d'après la tra-

---

de la pierre, et l'on vient de voir que j'observe ici que cet édifice est construit seulement de briques et de roseaux sans qu'il paraisse qu'on y ait employé aucune espèce de mortier. Mais je n'avais vu alors le Nemroud-Tepessi que d'une certaine distance et je m'étais fié à ce que divers voyageurs avaient dit de sa structure. Après l'avoir examiné attentivement et en avoir détaché quelques briques, j'ai reconnu mon erreur.

dition des Arabes, ont cru que c'était un vestige de la fameuse tour de Babel. C'est à tort, car, contrairement aux indications des textes, il n'entre aucune espèce de mortier dans la construction du Nemroud-Tepessi ; les briques qui y sont employées n'ont pas plus d'un pied carré de superficie et d'un demi pied d'épaisseur. En outre, la tour de Babel fut élevée dans la plaine de Sennaar, au-dessous de Babylone, tandis que la ruine dont il s'agit se trouve à vingt lieues au-dessus de Hella où l'on voit encore les restes de la capitale de Sémiramis. Ce serait plutôt, à mon avis, le tombeau de quelque grand homme de l'antiquité, peut-être de Nemrod, dont la tradition lui a conservé le nom. Ou bien, encore, l'une des tours de la fameuse muraille de Médie dont parle Xénophon ?

A l'appui de cette conjecture, je pourrais signaler une longue chaîne de hauteurs, composées de terre, de brique et de roseaux, que l'on voit en cette région se prolongeant du Tigre vers l'Euphrate sous le nom moderne d'Agagouf.

Tout proche, sur un sol glaiseux, on voit une cinquantaine de huttes appartenant aux Arabes de la tribu des Beni-Zeide, qui ont quelque peu de bétail et s'occupent de tirer de terre du gypse dont l'exportation à Bagdad est pour eux une source de pro-

fit. Ils sont, au reste, misérables et voleurs; l'eau de leurs puits est pesante et malsaine.

Après avoir attendu pendant trois grosses heures la caravane qui ne paraissait point, nous commencions à nous impatienter, ne sachant que penser de ce retard. Sans vivres, sans eau, entourés d'une engeance pillarde qui envoyait de temps en temps des émissaires nous observer, notre position devenait inquiétante. J'envoyai donc à la recherche du convoi deux domestiques qui, bientôt après, revinrent avec le frère de Mansour et deux autres Ergueils qui venaient nous avertir que la caravane, ayant changé de direction, était allée camper à deux lieues plus loin que le Nemroud-Tepessi.

Cet avis nous fit bien vite remonter à cheval pour les rejoindre. Enfin nous voici arrivés, brisés de fatigue, dévorés de faim, un peu avant le coucher du soleil, et j'achève cette courte description après avoir restauré mes forces avec un bon pilau, quelques coups d'eau-de-vie de dattes, du café mousseux, une pipe et une demi heure de repos, étendu sur mon tapis.

Renseignements sur le Haur.

L'endroit où nous sommes, et où nous ferons probablement notre halte hebdoma-

daire est une vaste lande, excavée, aride, crevassée et couverte de roseaux, où l'on voit sept ou huit puits d'une eau fétide et chargée de sable. Dans le lointain, quelques habitations arabes de la tribu des Beni-Zeide. Une centaine de charges disposées par groupes, trente ou quarante arabes qui les gardent, un grand nombre de chameaux, les uns accroupis et ruminants, les autres arrivant de Bagdad avec leurs conducteurs, enfin nos tentes, nos équipages, tel était l'aspect pittoresque que présentait notre campement d'Agargouf dans le Haur.

Le Haur est un immense marais, aujourd'hui à sec. Les eaux de l'Euphrate en ont creusé les terres, en s'y déversant lors de leurs crues, par divers canaux. Le plus remarquable est le Seglaoui qui ressemble plutôt à une rivière et se divise en plusieurs bras tels que le Sepheiré, le Nazouze, l'Awenat, le Heis, etc. Le Haur s'étend à l'ouest de Bagdad sur une longueur de douze lieues et une largeur de cinq et se termine à quelquelques centaines de toises du Kadem. Un grand nombre d'Arabes habitent ses bords fertiles et y sèment habituellement le riz, l'orge, le blé et le maïs. Il commence à se remplir au mois de mars, qui est le moment de la crue de l'Euphrate, et ne se dessèche qu'à la fin d'août, époque à laquelle le fleuve rentre dans ses limites naturelles.

En certaines années de crues extraordinaires, on voit les eaux du Haur se gonfler rapidement, s'étendre et se décharger dans le Tigre et le joindre ainsi à son rival l'Euphrate, submergeant l'espace qui les sépare. Ce n'est plus alors qu'une vaste mer où viennent aboutir les bateaux de Hite et d'Ana, chargés de provisions.

Les revenus du Haur sont considérables. Outre les productions de la terre, il fournit encore d'excellents poissons qu'on y pêche aisément. Comme il n'est pas très profond et que l'eau ne vient que jusqu'à la ceinture, les paysans y entrent demi nus, et avec un bâton armé d'une pointe de fer, ils embrochent les poissons sans peine. Un chef arabe prend d'ordinaire cet endroit à ferme et paie pour cela une somme de quinze mille piastres au gouverneur de Bagdad. Il y a en outre beaucoup de gibier, surtout des oiseaux d'eau et des sangliers qui ne sont guère farouches car personne ne les chasse.

Ils vivent surtout de sehdes, tubercules de la grosseur d'une noisette, qu'on trouve en terre à un demi pied de profondeur et dont l'écorce noire, très compacte, est hérissée d'excroissances charnues. Les Arabes en mangent aussi, la pulpe en est blanchâtre, aromatique et âpre au gout.

ORGANISATION DE LA POLICE DES CARAVANES. — DU CHAMEAU ET DE SON UTILITÉ.

(*Extrait du Journal de route, du 30 octobre 1808*).

Vers les deux heures après midi, j'ai vu arriver à notre campement, deux Sugas ou Hamlés. Les Arabes nomment ainsi les pelotons retardataires de la caravane qui la rejoignent peu à peu. Ils consistaient en une quarantaines de charges de marchandises, conduites par vingt Ergueils et étaient parties de Hebné au lever du soleil. Je fus me promener autour des ballots rangés en demi cercle dans la plaine et partagés en groupes nommés Tayés; chaque groupe ayant son chamelier qui, lui-même a à ses gages une douzaine d'Arabes préposés à la surveillance et aux soins des animaux et de leurs charges. La réunion de ces tayés, qu'on nomme aussi barkanès, forme les caravanes qui se dirigent par le grand ou par le petit désert, c'est-à-dire par le Chamié ou l'Arabie supérieure, et le Djéziré ou la Mésopotamie. J'ai déjà fait remarquer que les Ergueils seuls ont le privilège de conduire ces caravanes. Le nombre des fusiliers qui les escortent se propor-

tionne sur celui des charges. D'ordinaire, on compte un fusilier (Segman) pour chaque charge d'étoffes et un autre pour chaque deux charges de marchandises pesantes, telles que le sucre, le café, le poivre, etc. Quant au prix du transport, il varie de 80 à 110 piastres par charge, celle-ci étant composée de deux ballots pesant ensemble 34 batmans ou 510 livres de France, en évaluant le batman à quinze livres à peu près.

Revenant aux Ergueils, je dirai que leur courage est si universellement éprouvé qu'on leur a donné le surnom de « lions du désert » ; quant à leur fidélité, elle est reconnue incorruptible, ce qui leur est une fois confié se trouve à l'abri de tout préjudice ; ils soignent et défendent le bien d'autrui comme si c'était le leur propre.

Aussi a-t-on fort peu d'exemples de caravanes dépouillées. Elles sont, au reste, souvent attaquées, mais toujours en vain par les Wehabis et autres bandits du désert. Il arrive pourtant quelquefois que celles des Sagas qui prennent imprudemment les devants sont surprises et enlevées à l'improviste.

Ces caravanes ne cheminent presque jamais de nuit comme celles de Perse, non parce que le désert n'offre aucune route frayée, mais parce que les ténèbres favoriseraient les tentatives des voleurs. Du

reste, les Ergueils savent au besoin régler leur marche sur le cours des astres; je les considère sous ce rapport comme de bons observateurs, les ayant vu souvent présager assez exactement les changements qui surviennent dans le temps.

Ils connaissent les heures de la nuit par le lever et le coucher des constellations, de même que celles du jour par divers procédés dont le plus usité est celui-ci. Ils tiennent le plus perpendiculairement possible un brin d'herbe entre le pouce et l'index de la main droite tendue horizontalement la paume tournée vers le ciel, l'ombre, en tombant sur les jointures des doigts leur indique le nombre d'heures écoulées depuis le lever du soleil (1).

La caravane entière est sous les ordres d'un seul Cheik ou chef qui est chargé de son administration générale et aux avis duquel les chameliers ou conducteurs de hamlés doivent souscrire avec d'autant plus de déférence qu'ils l'élisent eux-mêmes d'un commun accord. La plupart d'entre-eux, de même que le cheik, montent des juments et prennent toujours les devants pour inspecter la plaine depuis les

---

(1) Cette méthode revient à celle enseignée par Ozanam dans la partie de ses récréations mathématiques qui traite de la gnomonique.

hauteurs et se prémunir contre toute attaque imprévue. Le Beyrakdar ou porte-drapeau les suit immédiatement, tenant sur l'épaule, sa bannière pliée; on ne la déploie que dans les circonstances critiques et pour avertir les fusiliers de se mettre sur la défensive. Cette bannière est bariolée de rouge et de vert, on la confie au plus ancien de la troupe qui en tire honneur et profit. C'est toujours lui qui marque le lieu des campements et indique aux pourvoyeurs d'eau les aiguades où ils doivent puiser.

Les caravanes ont encore leur tchaouche, leur Müezin et leur Kahwedj. Le premier est chargé de publier les décisions prises par le cheik et ses coadjuteurs relativement aux marches, aux approvisionnements, aux stations, etc. Il donne aussi le signal du départ, fait les proclamations ayant pour objet les effets égarés ou mis en vente, médicamente les hommes et les chameaux, veille à la police des Arabes et punit ceux qui manquent à leur devoir.

Le Müezin fait l'office d'aumônier, prononce l'« ezan », prière des cinq heures du jour prescrite par la loi musulmane. Il se mêle aussi d'apaiser, par ses exhortations, les querelles qui surgissent entre les Ergueils, leur sert souvent de courtier dans les marchés qu'ils traitent ensemble, les

édifie par ses pieux discours et ses saintes pratiques.

Le Kahwedj prépare et distribue dans les haltes, le café, cette boisson aromatique et restaurante dont les Orientaux font tant de cas et que nous savons, nous autres, si peu apprécier.

Ces trois personnes sont payées par les notables de la caravane, qui se cotisent à l'avance pour subvenir à toutes les dépenses de la route.

On trouve, en outre, dans les caravanes, d'autres Arabes préposés à divers emplois; quantité d'artisans voyageurs, tels que cordonniers, barbiers, maréchaux ferrants, menuisiers, etc., qui sont d'une grande utilité et exercent avec profit leurs métiers respectifs. Il s'y fait, d'ailleurs, un continuel trafic de toute espèce de fournitures. C'est une espèce de foire ambulante où règnent la concorde et la gaieté; on y trouve tous les objets de première nécessité et cette abondance forme contraste avec la nudité sauvage et le profond silence du désert.

Le chameau, docile compagnon de l'Arabe, se nourrit de broussailles et d'épines, résiste aux plus dures fatigues, supporte la soif des jours entiers et contribue par sa vigueur et sa soumission à adoucir la vie laborieuse et pénible de son maître vaga-

bond. Il a de l'intelligence et conserve le souvenir des mauvais traitements qu'il reçoit. Malheur à l'étranger qui s'avise de l'inquiéter. Il profite du premier moment favorable pour le fouler aux pieds et l'écraser. Avant l'âge de trois ans il est faible et opiniâtre, ne souffrant pas qu'on le charge. Si on le contraint, il jette des cris lamentables, se rebute et se débat dans la poussière jusqu'à se tuer. Quand il est en rut on ne saurait l'approcher sans danger, il est hors de service et en délire, il écume, devient furieux, mais ce temps critique passé, il reprend sa douceur et obéit de nouveau à son conducteur. Quoique plein de force, il glisse sur un sol gras et n'avance qu'avec peine sur les terrains pierreux. Son pied, plat et charnu en dessous, se blesse sur les rochers, et il arrive souvent que les Ergueils sont obligés d'y étendre des feutres pour le faire passer.

Les chameaux des Arabes n'ont qu'une seule bosse; leur corps décharné est plein de callosités et presque toujours couvert d'ulcères quoique robuste; ceux des Turcomans, que j'ai vus en Perse, m'ont paru plus beaux, plus replets et mieux entretenus. Je doute cependant qu'ils soient aussi vigoureux et alertes que les premiers. Ceux-ci sont sujets à la lèpre et à d'autres maladies, suite des longues fatiques et des continuelles

privations qu'ils éprouvent : toutefois, malgré l'état d'exténuation où tombent la plupart de ces animaux au bout de quelques années du plus rude service, on les voit toujours continuer à marcher, ou plutôt à se traîner à la suite des caravanes et ne cesser de se mouvoir qu'en expirant. Les remèdes ordinaires qu'on leur administre dans leurs maladies sont de leur frotter les jambes et le dos avec du naphte ou du pétrole, de les saigner au cou ou à la poitrine ou de leur brûler différentes parties du corps avec un fer rougi au feu. Presque tous les soirs je les entends hurler autour de ma tente pendant qu'ils subissent cette douloureuse opération.

Les chameaux qui ne portent que des ballots, vont sans frein et errent à leur gré dans la campagne.

Mais ceux que l'on charge d'un trakthrévan ou d'un Kradjavé ont un licou et c'est un homme à pied qui les conduit. Aussi faut-il qu'ils y soient accoutumés dès leur jeunesse, et presque tous ceux que j'ai vus jusqu'à ce jour sont d'une nuance rousse claire. Quand la caravane fait halte et qu'ils sont débarrassés de leurs charges, ils se dispersent à de grandes distances pour pâturer à leur aise. Ils sont au reste surveillés par des gardiens armés qui ne les perdent pas de vue de crainte qu'ils ne s'égarent en s'en-

fonçant dans le désert; ils les ramènent le soir à la caravane pour les y parquer. Pour cela ils leur plient une des jambes de devant en la liant avec un cordon et les pauvres garrotés demeurent ainsi accroupis jusqu'au matin, ne cessant de ruminer les aliments dont ils se sont gorgés pendant la journée....

Il était minuit quand je sortis de mon pavillon pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. Tout le monde dormait, un profond silence, un calme absolu régnaient dans l'enceinte du camp, quand j'entendis retentir au loin le chant dit « hody » dont se servent les Arabes pour hâter la marche des chameaux dans l'obscurité. C'était un jeune Ergueil qui ramenait de l'abreuvoir une bande de ces animaux ; sa voix sonore et flexible modulait une suite de variations. Sur ces entrefaites, quelques Arabes s'éveillèrent en tumulte pour poursuivre, mais en vain, un sanglier qui était venu se vautrer au milieu d'eux. Bientôt tout rentra dans le silence.

Nous sommes partis d'Agargouf ce matin de très bonne heure, la traite fut de de 4 heures 1/2, et nous fîmes halte à Remeylat, terrain aride où l'on trouva pourtant quelques puits d'une eau potable. Pendant la route, un vent orageux s'éleva, des

tourbillons de poussière nous aveuglaient ainsi que les chameaux qui s'agenouillaient à chaque instant. Néanmoins le Trakthrévan allait son train, ma petite famlile avait dû s'y blottir pour se garantir de la bourrasque. Nous avons d'abord traversé des terres molles, éboulées, faisant partie du Haur et toutes couvertes de chardons.

De là, nous sommes tombés dans un beau sentier qui nous a conduit à une région argileuse remplie d'arbres sauvages, dont les Arabes cueillaient et mangeaient le fruit qui est oblong, rouge, farci de pepins et d'un goût acide.

La direction de la caravane a été d'abord vers le S. O., puis tout à fait au couchant. C'était un plaisir de voir tout cet attirail mobile d'hommes, de bagages et de chameaux, que la violence du vent avait confusément dispersés dans la plaine. J'observais surtout ces derniers qui, semblables à des montagnes ambulantes, s'avançaient en rangs obliques et se détournaient à chaque instant de leur chemin pour satisfaire dans l'épaisseur des buissons leur appétit vorace.

Une demi-heure avant d'arriver à Remeleyat, nous traversâmes le canal de Heis, aujourd'hui à sec, mais qui se remplit l'hiver des eaux de l'Euphrate. Peu après notre campement, vers les 7 heures du soir,

le vent s'étant prodigieusement renforcé, il y eut un ouragan presque aussi terrible que ceux qui désolent quelquefois les Antilles et que Bernardin de Saint-Pierre a décrit dans ses Etudes de la Nature. On eût dit qu'Eole avait vidé toutes ses outres pour annoncer la colère du ciel. La consternation et le désordre s'étaient répandus dans la caravane. On n'y voyait plus que des tentes abattues, mises en pièces, des ballots emportés et roulant dans la plaine, des chevaux détachés courant çà et là et se battant avec fureur, des chameaux empêtrés au milieu des charges ou fuyant dans le désert en poussant des cris affreux. Ajoutez à cela le terrible sifflement des vents, les éclats menaçants du tonnerre, les éclairs éblouissants qui semblaient entre ouvrir les cieux, les cris lugubres d'une multitude d'Arabes éperdus et saisis de frayeur, qui ne savaient plus où donner de la tête, et on aura une idée de notre désolante situation. Quelle crise horrible! Quel moment suprême! L'univers ébranlé paraissait devoir s'engloutir! Scène effrayante, vraie image de la fin du monde.

Cependant la pluie commença et bientôt après, l'orage ayant cessé, la nature rentra dans le calme. Ce n'est que depuis un instant que notre pavillon déchiré a été rétabli et que nous sommes revenus de notre étour-

dissement. Aussi la caravane a-t-elle besoin de quatre ou cinq jours de repos pour réparer les dégâts qu'elle vient d'éprouver. On ramène en ce moment deux de mes chevaux qui s'étaient égarés. Ils sont tout en sang et épuisés de fatigue. Aurai-je ce soir de quoi souper et dormir? La batterie de cuisine est en désarroi, le riz et le beurre enfouis sous les débris, nos lits dégouttent d'eau et les domestiques, accablés de fatigue, ronflent pour la plupart étendus dans la fange. A peine puis-je me procurer une lumière pour allumer ma pipe et achever cet article.

4 Novembre. — Halte a Remeleyat. — Remarques sur les Ergueils. — Historiette arabe.

La matinée fut superbe. Quelques gouttes de pluie, tombées dès l'aurore, avaient rafraîchi la campagne. Mais je ne suis pas sans inquiétude, car mes provisions sont à moitié consommées et je perds l'espoir d'arriver à Hité sur l'Euphrate avant la fête du Ramadan, qui aura lieu dans dix-huit ou dix-neuf jours. Quelle chagrinante perspective!

Mansour est toujours absent et les Arabes

s'obstinent à rester en place. Accoutumés à vivre dans les sables du désert, le froid, le chaud, les incommodités de la vie errante, les privations de tous genres laissent indifférents ces hommes endurcis à toutes les fatigues, pourvu toutefois que leurs chameaux trouvent des pâturages. En bons musulmans, ils observent strictement le jeûne du Ramadan, qui a commencé avec la lune où nous sommes. Aussi ne font-ils que dormir tout le jour jusqu'au coucher du soleil, heure de leur premier repas, consistant en mauvais pain d'orge, en dattes, en riz cuit à l'eau, sur lequel ils versent quelquefois une écuellée de raisiné. Puis, le soir, par groupes de dix ou quinze, ils entourent les feux, conversant, chantant, jouant du flageolet et du tambourin ou écoutant un conteur. Voici une de ces chansons que j'entendis un soir. Ce sont les lamentations d'une jeune fille, nommée Noura, qu'on veut marier à un vieux Cheick.

« On veut unir une tendre tige de jasmin à un vieux tronc pourri. Malheureuse Noura, meurs. Meurs cent fois plutôt que de subir cet humiliant esclavage !

« Quoi ? Moi, épouser un hideux squelette, dont l'haleine empestée dessèche les plantes et corrompt les eaux ! Il m'offre pour dot un couple de chameaux roux, trente brebis,

vingt chemises de fine toile teinte de pourpre, et une paire de bracelets dorés !

« Mais si je vendais à ce prix ma jeunesse et ma liberté, que penseraient, que diraient mes compagnes? Elles me plaindraient peut-être, mais ne me railleraient-elles pas d'être jointe à un si vilain mari ?

« Aujourd'hui j'ai vu le tyran auquel on veut me sacrifier. Son nez crochu ressemble au bec d'un hibou, sa bouche à celle du chameau, sa barbe aux buissons du désert, sa voix à celle de la hyène.

« Il a voulu me parler d'amour, je me suis réfugiée dans le sein maternel, mais, hélas, j'ai été durement repoussée. Je courus alors me cacher entre les jambes de la jument de mon père qui paissait devant notre tente.

« Le fantôme m'y poursuivit, mais la bête hospitalière, indignée de sa témérité, leva son pied redoutable et, du premier coup, lui fit sauter sa dernière dent. »

SUITE DES REMARQUES SUR LES ERGUEILS. — TRAITE DU 7 NOVEMBRE. *(Extrait d'une lettre à M. Jouannin.)*

Dans une de mes précédentes lettres, je vous ai déjà parlé des Ergueils. Voici quelques autres remarques les concernant.

Ils sont sobres dans leur nourriture, simples dans leurs mœurs et exempts de fanatisme, quoique sévères observateurs de la loi musulmane. Ce qui me plait beaucoup en eux et fait vraiment l'éloge de leur caractère, c'est qu'ils vivent en grande familiarité avec les étrangers. les aiment et les protègent, au péril même de tout ce qui peut les intéresser de près. On peut cependant les taxer d'être indiscrets et railleurs, c'est l'effet de leur gaieté naturelle et de leurs habitudes rustiques peu compatibles avec les ménagements de la bienséance. Je les vois journellement fréquenter mes domestiques, polissonner avec eux et les aider dans les soins de notre ménage.

Leurs yeux sont perçants, leurs traits réguliers, leurs membres bien proportionnés et robustes. Ils sont adroits à se servir de leur fusil à mèche et à manier la lance, d'ailleurs bons cavaliers et accoutumés à braver les dangers et la mort. Ils parlent l'arabe, mais ils ont un accent particulier et une prononciation différente de la prononciation vulgaire. Quand ils parlent (et c'est toujours avec volubilité), j'ai peine à les comprendre, bien que cette langue me soit très familière, comme vous le savez.

La plupart d'entre eux portent les cheveux tressés sur les tempes et marchent derrière leurs chameaux pieds nus, sans

caleçons, la tête et la poitrine découvertes. Cependant leurs chefs s'habillent décemment à la façon des Turcs, mais au lieu d'être, comme ceux ci, coiffés d'un bonnet rouge, autour duquel s'enroule le turban, c'est le mouchoir habituel des Arabes, mi-partie rouge et jaune, appelé tchefié, qu'ils mettent sous leur toque et dont ils laissent les bouts pendre sur les épaules.

Aujourd'hui, nous avons décampé de Remeleyat de bon matin, notre traite a été de six heures et demie par un temps superbe. Le ciel était à moitié couvert de légers nuages qui tempéraient les rayons du soleil. Le chemin, d'abord parmi les broussailles, devint ensuite caillouteux, uni, pelé, crevassé, puis coupé par des chaînes de petites hauteurs. Mes enfants n'ont pas quitté le trakthsréwan et s'en sont bien trouvés, malgré la longueur du chemin.

A trois heures après midi, nous fîmes halte au lieu nommé Kessaf. Deux heures auparavant, nous avions traversé le canal d'Awénat qui, en se détachant du Séglawoui, court au nord et va se perdre dans les sables du Haur. Il est maintenant à sec, nous avons pourtant trouvé dans son lit quelques flaques d'eau dormante couvertes de roseaux.

Je ne dois pas passer sous silence un autre canal que nous avons rencontré sur notre route au-dessus du précédent. C'est le Na-

zouze qui se divise en deux branches. Celle qui se dirige vers le nord est le Heïs dont je crois vous avoir déjà parlé. L'autre, conservant son nom, se prolonge dans la même direction que l'Awénat. Il est également desséché aujourd'hui. Ses bords sont couverts d'arbrisseaux qui fournissent un excellent bois de chauffage que les Arabes du voisinage coupent et vont vendre à Bagdad. Ces Arabes sont les Djebours et les Djenabiins, ils cultivent un peu de grains et quelques légumes, mais ils sont absents en ce moment et ne viennent s'établir en ce lieu qu'au printemps.

Pendant la marche de la caravane, je considérais une femme Arabe qui, fatiguée des secousses que lui faisait éprouver son chameau, en était descendue et allait à pied pour se délasser. Sa taille était haute et son port majestueux. Elle avait des cheveux superbes dont les boucles négligemment éparses tombaient jusqu'à sa ceinture, ses traits, demi cachés par un voile n'étaient point sans beauté.

Les Bédouines ne se cachent point des hommes comme les autres Musulmanes, mais quand elles sont vues par un étranger, elles soulèvent par modestie le mouchoir qui entoure leur gorge et s'en voilent la figure jusqu'à la hauteur des yeux qui restent seuls à découvert. Cette habitude

qu'ont les femmes de dérober tout ou partie de leur visage aux regards indiscrets des hommes est des plus anciennes. On la retrouve chez presque toutes les nations de l'Asie et même de l'Europe.

Nous sommes campés à environ deux lieues de l'Euphrate que nous n'atteindrons pourtant que dans quelques jours, car il nous faudra faire un grand détour pour éviter des chemins escarpés où les chameaux ne sauraient passer. Des Arabes qui avaient pris les devants dès le matin, nous ont apporté quelques outres de son eau délectable.

Les Turcs ont bien raison de l'appeler *Murad-Soui* (l'eau du désir), car elle est réputée pour la meilleure et la plus légère qui soit en Asie. A mon premier passage à Biredjik, ville riveraine de ce fleuve, j'ai ouï dire aux gens du pays qu'ils buvaient d'habitude à une petite source du voisinage, car ils avaient reconnu que l'eau de l'Euphrate aiguisait trop leur appétit et les mettait en dépense à force de les exciter à manger.

A cent pas de nos tentes sont deux ou trois puits et un vaste étang d'une eau amère où les chameaux vont pourtant se désaltérer faute d'eau meilleure.

Station de Guebour-el-Ebdan.

Le 8 novembre, la caravane se transporta de Kessaf à Guebour-el-Ebdan pour y faire une halte de plusieurs jours en attendant que les charges arriérées l'eussent rejointe. A cet endroit se trouve un cimetière arabe qui s'étend sur la croupe d'une colline au sommet de laquelle se dressent deux tombeaux isolés où reposent les cendres des frères Ebdan que les Arabes révèrent comme des saints capables d'opérer de grands miracles. Les autres tombes sont de terre, recouvertes d'un léger enduit de plâtre et marquées chacune d'un signe propre à faire connaître à quelle tribu le mort appartient.

Notre station à Guebour-el-Ebdan fut marquée par un terrible accident qui arriva à l'un de mes enfants. Je me dispense de le rapporter ici pour ne pas renouveler un souvenir affligeant et pour épargner la sensibilité du lecteur. Je dirai seulement qu'après avoir désespéré de la guérison de cet enfant chéri et m'être attendu au sort affreux de l'enterrer dans le désert, je le vis revenir insensiblement à la vie et même reprendre son embonpoint avant de quitter le malheureux séjour de Guebour-el-

Ebdan dont le nom me rappellera toujours la plus cruelle circonstance où je me sois jamais trouvé.

Conversation avec une bande d'Arabes Anazés. — Ce qu'ils lui disent de S. M. l'Empereur Napoléon. — Enumération approximative des tribus qui habitent le Djeziré.

Le 11 novembre, la caravane étant toujours campée au même endroit, je fus le matin faire un tour dans le quartier des Ergueils. A peine étais-je rentré dans mon pavillon que j'entendis un grand bruit au dehors. Je soulevai la toile et je vis une multitude innombrable d'Arabes et de chameaux déployée dans le désert et en couvrant la surface comme une nuée de sauterelles.

C'était un essaim de Soualemé, branche d'Anazés établis dans le Djeziré qui revenaient d'une course pillarde dans le Nedjed, où, ils avaient surpris et battu une tribu de Wehabis entre les villes de Chegra et de Chedjer ; ils s'en retournaient chez eux chargés d'un riche butin consistant en 2,000 chameaux, plus de 300 nègres, en tapis feutres, munitions, etc. Leur expédition n'avait guère duré plus de quinze jours, ils

avaient deux fois de suite traversé à gué l'Euphrate un peu au-dessous de Hite. Ils s'arrêtèrent quelques instants auprès des nôtres pour les entretenir avec beaucoup d'ostentation de leurs exploits. Je crus un instant que ces bandits que l'appât des dépouilles enflamme facilement, allaient nous mettre nus comme des vers, ou tout au moins nous enlever nos effets les plus précieux, mais heureusement ils n'en firent rien, s'étant retirés fort honnêtement après avoir acheté quelques mouchoirs à nos marchands Ergueils. Cependant plusieurs d'entre-eux durent rester chez Mansour pour le faire intervenir afin de recouvrer deux chameaux que les Arabes Guertan, campés sur les bords de l'Euphrate leur avaient dérobés à leur passage. Notre caravanier, en loyal et officienx allié, envoya sur-le-champ une députation à cette tribu riveraine, pour réclamer l'injuste capture qu'elle avait faite, lui signifiant que si elle en refusait la restitution, il se joindrait aux Soualémés pour aller s'emparer de leurs bestiaux. Mais ces menaces n'aboutirent à rien et les chameaux demeurèrent entre les mains des ravisseurs. C'est ainsi que les Arabes vivent de rapines en se volant les uns les autres.

Pour en revenir à nos Soualémés, je dirai que s'étant mêlés à nos Ergueils pendant les quelques instants de halte qu'ils firent

à la caravane, quelques-uns d'entre-eux s'approchèrent de mes pavillons et voulurent me voir. On leur avait annoncé que j'étais *Frendjé* et que je me rendais à Alep avec ma famille. Ce mot de Frendjé excita leur curiosité, ils s'étaient apparemment imaginé que j'étais autrement bâti que les autres hommes. Mais quand je me montrai à eux et leur parlai arabe, ils restèrent stupéfaits, ils m'accueillirent très affectueusement et avec distinction. Leur premier soin fut de me raconter d'une manière circonstanciée l'avantage qu'ils avaient remporté sur les Wehabis et me vanter la noblesse et l'importance prépondérante de leur tribu-mère (les Anazis) qu'ils qualifiaient de maîtresse du désert.

Ils me prévinrent ensuite que si je traversais la Chamié, je rencontrerais sur cette route plusieurs de leurs campements, où ils m'invitaient à m'arrèter quelques jours pour respirer, disaient-ils, à mon aise, l'air pur de leur patrie et manger du pain et du sel avec eux (1). « Vous serez reçu, ajoutèrent-ils, avec hospitalité et distinction par nos frères. Pour vous, ils égor-

(1) Cette expression, si commune chez les Arabes, signifie se jurer réciproquement une amitié et une fraternité inviolables.

geront des moutons gras et de jeunes chameaux, ils vous offriront du laitage délicieux, des truffes parfumées et vous montreront toutes les curiosités du désert.

« L'an passé, l'un des vôtres est venu nous visiter (1) et nous lui avons vendu de superbes chevaux. Sans doute, vous avez su de lui combien il s'est plu sous nos tentes qui valent bien mieux que vos maisons semblables à des prisons où, pour tous les biens du monde, nous ne voudrions pas être enfermés. »

Je les remerciai de leurs politesses en les assurant que leur invitation m'était très agréable et que je ne manquerais pas d'en profiter, quoique je me promisse bien en moi-même d'éviter leur disgracieuse rencontre.

Pendant la conversation, plusieurs de ces Arabes s'étaient approchés de moi jusqu'à me toucher familièrement les mains, les bras et les épaules. Je tenais alors des bésicles, ils m'en demandèrent le nom et l'usage et quand je le leur eus expliqué, chacun d'eux voulut les essayer, mais

---

(1) Ils parlaient sans doute du consul Hollandais d'Alep, qui alla effectivement chez eux l'an passé pour acheter des chevaux.

n'ayant rien pu y voir, ils me les rendirent en s'exclamant sur l'esprit inventif des Frenguis, puis ils m'interrogèrent sur notre gouvernement et nos usages. « Votre sultan, me demandèrent-ils, est-il puissant ? Ne serait-ce pas le même qui conquit l'Egypte il y a quelques années. On le dit libéral. Je veux lui amener un de mes plus beaux chevaux en présent. Croyez-vous qu'un Anazé comme moi soit bien reçu dans votre patrie ? »

La multitude de ces hôtes incommodes, qui nous quittèrent plutôt que je ne me l'étais imaginé, m'avait véritablement surpris, car au dire des Ergueils, ils étaient au nombre de plus de quatre mille. Mais, qu'est-ce que ce faible essaim en comparaison des tribus nomades qui peuplent le vaste pays de la Mésopotamie. Quoi qu'il soit presque impossible d'en assigner le nombre, je vais pourtant essayer d'en faire l'énumération approximative d'après les informations qui m'ont été fournies. Mais avant de mettre ce tableau sous les yeux de mes lecteurs, il est nécessaire de les prévenir qu'on divise communément les Arabes en deux grandes classes : en *Bedous* et en *Felh* (1) ou en Arabes vagabonds et

(1) Au singulier *Bedoui* et *Fellah*.

pillards et en Arabes sédentaires et agriculteurs.

Ces derniers, fixés dans les régions fertiles et dans le voisinage des rivières, s'adonnent entièrement à la culture et ne vivent que du produit de leurs champs. Les autres mettent leur bonheur dans une vie turbulente et désordonnée, dont presque tous les instants sont signalés par des attentats commis sur les biens et les personnes de leurs semblables, changent presque chaque jour de demeure, emmenant avec eux leurs nombreux troupeaux, ne vivent que de laitage et du fruit de leurs rapines, regardant comme une occupation servile et déshonorante les soins de l'agriculture.

La nation arabe se partage encore en *Djemah* (1), ou hordes, et chaque horde en *Echair* (2) ou tribus. Celles-ci ont leurs noms propres et distinctifs, mais elles tiennent toutes à leur horde mère, comme les branches d'un arbre qui partent d'une souche commune. Cependant les querelles intestines et la désunion des familles occasionnent souvent leur démembrement. Alors on voit ces familles se détacher de la tribu et aller s'incorporer à d'autres hordes, en

(1) Au singulier *Djemh*.
(2) Au singulier *Echiré*.

conservant néanmoins toujours leur nom primitif. Voilà pourquoi, en examinant le tableau suivant, on trouvera parfois le nom d'une même tribu répété dans différentes hordes. J'ai supprimé, dans ce tableau, l'article arabe El, qui précède le nom des tribus.

Première Classe : Arabes Bedous.

Horde des Djelas.

Elle est d'origine Anézé et a pour chef actuellement Zeray el Dercy. Presque toutes les tribus qui composent cette horde sont puissantes et riches en bestiaux. Ce sont les seuls Arabes chez lesquels le luxe ait accès. Ils portent le casque et l'armure orientale et montent souvent des chevaux bardés de fer, comme les anciens chevaliers :

Chèlan.	Remah.
Roualé.	Mudjet.
Abdellé.	Melyhan.
Bedour.	Feteté.
Belas.	Kouakebé.
Soualémé.	Mâneb.
Khûmsi.	Guchqueh.
Djerfé.	Rebehan.

Restau.
Delemé.
Guéchoum.
Nesseir.
Mechewel.
Mureïd.
Héguéché.
Dengli.
Kéressé.
Djedée.
Metchateré.
Soualché.
Khedellat.
Emazat.
Chemelyat.
Rous.
Eguaguéré.
Henatis.
Awade.
Mehioube.

Horde des Defis.

Son chef est actuellement Maneh el Douchi :

Nefise.
Eureïf.
Mechafide.
Semeyde.
Seydé.
Deran.
Telouh.
Heguiche.
Asker.
Mûméré.
Tvournié.
Meadine.
Soueïde.
Hellaf.

Horde des Segours.

Elle est d'origine Anazé comme celle des Djelas, elle a actuellement pour chef Ebn Heddal :

Mutarefé.
Selatin.

Héyazé.
Djebban.
Emarat.
Chéreife.
Soulemat.
Djelaïde.
Aly.
Dehameché.
Heblan.
Eubendé.
Meussenské.
Sebah.
Guemeussé.
Kemsan.
Ressalin.
Ebadat.
Djacem.
Remah.
Mouêchan.
Mouanch.
Eurfé.
Eubuyde.
Gubéin.

Horde des Chemars.

Chef actuel Farès el Djerbé :

Abdé.
Eliaû.
Bénir.
Secidat.
Subhi.
Mûnib.
Eslem.
Zegaride.
Nedjem.
Tàbet.
Hereiré.
Sadan.
Hemmam.
Remouz.
Requebat.
Djekeidem.
Djedlé.
Deraïdje.
Toghà.
Tégzheirat.
Meregbenin.
Djahfer.
Kemmas.
Guennam.
Chemeilé.
Sebahat.
Nasrella.
Eguab.

Remeiran.
Efaride.
Kesredje.
Seleté.
Tchetaly.

Horde des Fedouls (1).

Chef actuel Eben Fellah :

Tchétéré.
Beni Kaled.
Emour.
Sebhan.
Mechafidé.
Lebeylat.
Selam.
Beni Lam.

Hode des Obéides.

Elle a deux chefs aujourd'hui, savoir : Djacem Bega et Aly el Hamed :

Elbou Elgué.
Elbou Heyazé.
Elbou Chaher.
Elbou Guerebé.
Elbou Seguer.
Leheibe.
Gheureir.
Elbou Hamed.
Yemani.
Chawoué.

Horde des Djechem.

Son chef actuel est Nasser :

(1) Les deux tribus des Beni-Kaled et des Beni-Lam comprises dans cette horde ne sont que des branches de celles qui habitent les bords de l'Euphrate et du golfe Persique. La première a embrassé depuis longtemps le Wéhabisme.

Humeide.
Soueide.
Reffey.
Hussey.

Horde des Bêneidjes.

Chef actuel Sultan el Chihan :

Azize.
Eudeil.
Etchan.
Kechebé.
Souède.
Sada.
Zenalat.
Negaressé.

Horde des Zubéides (1).

Son chef est actuellement Hattabe :

Meuméré.
Abou Sukan.
Séidé.
Deléim.
Yessan.
Mechaïkh.
Djemile.
Hedjire.
Mendizé.
Heureiré.

---

(1) Quelques-unes des tribus de cette horde se trouvent actuellement réduites par l'émigration de la majeure partie de leurs familles qui, dégoûtées de la vie errante et oisive du désert, sont venues s'établir sur les bords du Tigre et de l'Euphrate pour s'adonner à l'agriculture en passant volontairement sous l'obéissance du pacha de Bagdad. Pour éviter une répétition inutile, il ne sera pas fait mention à l'article des Arabes sédentaires, de ces peuplades de déserteurs.

Djebours.	Abou Ferradje.
Beni Temime.	Zeni Leide.
Abou el Eméré.	Nafeh.

Horde des Hadidiims.

Son chef actuel est Mohammed el Gassem :

Abou Deroubi.	Seméidé.
Melavouché.	Elbou Méchié.
Kenavouché.	

Horde des Feys.

Son chef actuel est Farès :

Guerguérié.	Rachede.
Sialé.	Achetié.

SECONDE CLASSE : ARABES FELHS.

Avant d'en venir à la liste des tribus composant cette classe, je ferai remarquer que ce ne sont à proprement parler que des associations formées par le mélange de diverses nations qui, pour se mieux livrer à leur penchant pour l'agriculture se sont mises spon-

tanément sous la protection du pacha de Bagdad, qui est aussi censé tenir dans sa dépendance les Arabes de la première classe, car il a coutume d'envoyer tous les ans des pelisses d'honneur aux chefs qui les commandent. Mais il ressemble en cela aux anciens Kalifes qui, après avoir perdu leur autorité sur la Perse, ne laissaient pas pourtant d'envoyer régulièrement des patentes d'investiture aux rebelles qui arboraient l'étendard de la révolte, s'y érigeaient de toute part en souverains. Ceux-ci, tout en persévérant dans leur révolte, recevaient avec une soumission hypocrite ces patentes sans valeur données vainement par des monarques pusillanimes et chancelants sur leurs trônes.

Cherabiin . . . Diabat . . . . . Beggara . . . . Abou Chehlan .	Etablies sur les bords de la rivière de Khabous.
Egueidat. . . . Sabekha . . . . Woulde. . . . . Arab-el-Bacha.. Arab-el-Felh . . Kalif Ebachir .	Habitant le Zour, forêt immense qui s'étend le long de l'Euphrate et dont il sera parlé dans la suite.

Abou Geunam . Abou Reyache . Edwan. . . . . Djeïche. . . . . Abou Felh. . . Efadelé. . . . . Abou Sahide. .	Sur les bords du même fleuve entre Birdjerek et le Zour.
Guertan . . . . Djenabiim. . . . Beni Séhéim . . Beni Youcef . . Beni Nezat. . . Cheguerin . . . Murchede. . . .	Sur le même fleuve, entre Hite et Ana.
Tchelabiin . . . Beni Sahde. . . Mudjemmàh . . Rouachède. . . Djemile. . . . . Muchaedé. . . . Edjze.	Sur les bords du Tigre, aux environs de Bagdad.
Beyat. . . . . . Beni Woueis. . Neda . . . . . . Souaméré. . . . Douriin. . . . . Faressié . . . . Guercir. . . . . Bou Hemdan. . Soueidié	Sur les deux rives du Tigre, depuis Djedjel, jusqu'aux environs de Mossoul.

En tout 204 tribus dans les deux classes. Si l'on compte cinq mille individus par tribu (ce qui est le plus petit nombre qu'on puisse admettre), cela donne un total de 10,200,000 Arabes, et si l'on considère que ce dénombrement est incomplet vu la multitude d'autres tribus de la même nation dont on ignore les noms et vu aussi le grand nombre de peuplades Kurdes et Yézides du territoire de Mossoul, Mardin, Orfa, Diabeker, Biltis, etc., qui ne s'y trouvent point comprises, on jugera aisément que le Djéziré n'est pas aussi dépeuplé que nous l'assurent certains voyageurs mal instruits pour avoir seulement parcouru une très petite portion de cette région.

Un autre tableau très intéressant, à mon avis, et qui pourrait servir de pendant au précédent, c'est la nomenclature approximative des tribus nomades du Chamié. Il ferait juger du premier coup-d'œil combien les géographes se sont trompés en donnant le nom de désert à cet immense pays s'étendant depuis l'Euphrate jusqu'aux limites du Nedjed et formant ce que l'on appelle l'Arabie supérieure, pays qui fut le berceau de la monarchie colossale des Kalifes, et où, depuis un siècle, on a vu succéder celle des Wehabis dont la puissance toujours croissante menace l'Asie d'un nouvel envahissement. Or, quand je dis que les géo-

graphes se sont trompés dans l'application du nom de désert au Chamié, c'est que par ce mot on entend communément une contrée dépourvue de population, et cependant nous apprenons par nos observations que celle dont il s'agit est plutôt une pépinière d'innombrables peuplades qui ont échappé jusqu'à ce jour aux recherches des voyageurs.

Je terminerai ces renseignements par une observation importante, sur l'Arabie : je veux parler de l'équilibre constant et immuable qui se conserve depuis tant de siècles dans sa population. En effet, les habitants de cette contrée ne cessent de pulluler, malgré le défaut de culture des terres, nonobstant les épidémies et les démêlés sanglants, fléaux qui règnent habituellement chez eux. Comment expliquer ce problème? J'en abandonne la solution à la perspicacité de nos politiques.

La horde des Anézés, après celle de Wehabis, doit être regardée comme la dominatrice du désert. Comme toutes les autres nations nomades de l'Arabie, elle tire son origine du Nedjed et se divise en un nombre infini de tribus puissantes et riches en chameaux. Avant la puissance du Wehabisme, elle régnait seule sur toute l'étendue du Chamié. Mais aujourd'hui qu'elle se trouve ébranlée par la désertion successive

d'un grand nombre de ses familles qui se sont volontairement rangées sous les drapeaux du père de Sehoude, elle a perdu un peu de son ancienne prépondérance et paye même la dime de tous ses biens à la nouvelle secte, sans avoir pourtant adopté ses dogmes ni fléchi servilement sous son pouvoir. Fidèle à son ancien régime social et à ses habitudes primitives, elle conserve encore assez d'énergie pour envoyer de temps en temps des expéditions de combattants, nommées Ghazou, en Mésopotamie et dans quelques parties du désert, piller et désoler les peuples timides dont elle est le fléau. Mais cette horde si redoutable au dehors porte dans son sein les germes de continuelles dissensions, source de démêlés sanglants qui la déchirent. Souvent ces démêlés proviennent d'une querelle personnelle entre deux Arabes appartenant à différentes tribus. Alors on les voit, ainsi que leurs alliés, se soulever les unes contre les autres, s'entr'égorger avec fureur. Ce penchant abominable qu'ont les Anézés à se détruire mutuellement ne doit pas nous surprendre puisqu'il existe même chez les nations civilisées. A combien de millions d'hommes les dernières luttes de l'Europe n'ont-elles pas coûté la vie? Du reste, il est notoire que les hommes ont aimé la guerre dès qu'ils se sont mis en

société, et les annales de l'histoire nous apprennent que malgré les calamités sans nombre qu'elle accumule sur leurs têtes, ils s'y portent toujours avec la même ardeur et le même acharnement.

On peut regarder les Anézés comme un peuple de voleurs qui ne subsiste que par ses attentats. Ils méconnaissent les bienfaits de l'agriculture et en dédaignent les travaux. Sans aptitude pour le travail manuel, toute leur occupation consiste à élever des troupeaux et exercer le brigandage. Ils sont toujours en course, on les voit souvent paraître dans les villes de la Syrie et du Djeziré pour se pourvoir de denrées, d'armes, d'étoffes de coton, de soie, et de divers outils qu'ils échangent contre leurs bestiaux. Leurs femmes, qui sont très actives, s'appliquent à filer la laine et à fabriquer des tapis, des besaces et autres tissus grossiers destinés à divers usages. comme à couvrir leurs demeures. La préparation du laitage et les autres travaux domestiques, comme la cuisine, le pansage des chevaux et des chameaux sont encore de leur ressort et on peut dire que leur condition est plus dure que celle de leurs maris qui ne font qu'aller à la maraude et trafiquer dans les endroits habités.

Quant à la police de ce peuple, rien n'est aussi informe et si mal conçu que son ad-

ministration. Chaque tribu est gouvernée par un chef particulier dont l'autorité est tout à fait précaire et dont le rôle consiste à entretenir la paix et la bonne intelligence entre les familles en usant plutôt de la douceur, des remontrances, et des moyens de persuasion que de la rigueur de la discipline et de la sévérité des châtiments. Aussi les crimes se réparent-ils chez eux plutôt qu'ils ne se punissent, Si quelquefois ils sont vengés, c'est parce que le malfaiteur appartient à une tribu faible et incapable de lutter contre celle de l'offenseur. Le vol, par exemple, est expié par une restitution en nature ou en objets équivalents, l'effusion du sang par une amende en chameaux, le meurtre par le meurtre. Mais dans ce cas, si l'assassin vient à se réfugier sous la tente d'un chef distingué, il est sauvé, et l'on en vient à un accommodement par l'entremise de ce chef. Pour l'adultère, il est puni de mort chez la femme, que ses parents poignardent sur le champ, tandis que le complice se trouve quitte en donnant vingt chameaux et une jument, ou du moins leur prix, à celui qu'il a outragé.

J'en viens à l'hospitalité si vantée des Arabes, sur laquelle les voyageurs se sont fait illusion. Voici ce qu'il en est. Si un étranger aborde chez eux, il est traité avec beaucoup d'amitié et d'égards. Mais le

même Bédouin qui l'a si bien accueilli dans sa famille ne manquerait pas de l'égorger sans miséricorde s'il le rencontrait dans le désert. On peut dire de l'Arabe qu'il est bon sous son toit et méchant au dehors.

Une observation essentielle sur les Arabes, c'est l'état de dégénérescence et d'avilissement où ils sont tombés depuis plusieurs siècles. On a peine à se figurer que ce peuple ignorant et grossier soit le reste d'une grande et florissante nation qui s'éleva par son énergie au faîte de la grandeur, posséda longtemps le dépôt des connaissances humaines, produisit tant d'hommes célèbres en tous genres et transmit une partie de ses lumières à l'Europe encore barbare; qui, enfin, par la force de ses institutions et le succès de ses armes, dompta tous les peuples de l'Asie et fit souvent trembler l'empire des Grecs,

Je ferai une dernière remarque. Sur six à sept mille Arabes que j'ai pu voir jusqu'à ce jour, je n'en ai pas rencontré un seul qui n'eût un air de famille avec ses compatriotes, qui ne portât une barbe plutôt courte que longue et jamais tout à fait blanche. Je sais, du reste, d'après leur propre aveu, qu'ils ne parviennent jamais à un âge très avancé, quoique la salubrité de l'air de leur pays les exempte de la plu-

part des maux qui affligent les habitants des villes.

Autrefois, les excursions des Anézés dans le Djeziré étaient extrêmement rares, car l'Euphrate opposait une barrière à leur humeur dévastatrice. Quand il fallait traverser ce fleuve, ils devaient s'arrêter longtemps sur ses bords pour rassembler le bois nécessaire à la construction des radeaux propres à les transporter avec leurs chameaux et leurs munitions sur la rive opposée. Cela occasionnait des retards qui leur faisaient souvent manquer leur coup.

Mais depuis qu'ils ont découvert, il y a trois ou quatre ans, que l'Euphrate est guéable en divers endroits, les malheureux habitants du Djeziré souffrent plus que jamais de leurs incursions pillardes.

Traite du 16 novembre. — Station a El Rous.

Aujourd'hui, on décampe à l'aurore, on fait une traite de deux heures et demie et on fait halte à El Rous, à trois quarts de lieue de l'Euphrate et dans le voisinage des Arabes Murchede, qui cultivent sur ses bords fertiles diverses sortes de grains et de légumes. Leur Cheik, nommé Djaber, s'est acquis dans la contrée une grande réputation pour son hospitalité envers les voyageurs.

Em el Rous signifie en arabe « mère des têtes ». C'est un groupe de monticules, ainsi nommé à cause d'un combat sanglant qui s'y livra jadis entre deux tribus ennemies et où plus de cent têtes furent coupées et fixées au bout des lances. A environ trois lieues au nord-ouest de cet endroit, se trouve une petite rotonde de terre qui est le tombeau d'un certain Cheik Mohammed, Santon arabe fort vénéré.

Les Ergueils m'ont fait remarquer un vieux minaret et quelques ruines situées sur l'autre rive dans le Chamié. Ces ruines, qui portent le nom de Mechehéde, paraissent être les restes d'une ancienne ville du temps des Kalifes.

Au-dessus, à environ une lieue de Mechehéde, du même côté de l'Euphrate, se voit le gros bourg d'El Remadi, habité par une colonie d'Ergueils qui s'occupent de la culture des terres et vivent dans l'abondance. Ils ont environ trois cents maisons et quantité de petits bateaux enduits de bitume, sur lesquels ils vont vendre à Hylla, à Pétoudjé, etc,, le surcroît de leurs denrées.

Notre caravanier Mansour s'est empressé de visiter ses compatriotes isolés et leur a laissé en garde le poulain de sa jument qui l'embarrassait en route.

J'ai remarqué aujourd'hui deux nou-

velles figures dans notre caravane. Ce sont deux pauvres derviches en guenilles, que j'ai d'abord cru Persans et que j'ai ensuite reconnus pour être de la ville de Hérat. Ils ont fait le vœu du pélerinage de la Mecque et comptent s'y rendre par Alep et Damas. Qu'on se figure de quelle distance viennent ces individus, qui voyagent à pied et ne vivent que de la charité publique ! Est-il parmi les chrétiens des gens qui se soumettraient à tant d'épreuves par pur esprit de dévotion, avec le seul but de visiter le saint Sépulcre de Jérusalem ? O religion chrétienne, que n'inspires-tu à tes enfants un pareil zèle et une pareille ferveur !

Route d'Em el Rous au bord de l'Euphrate.

Le 18 novembre, la caravane décampa, et après une marche de deux heures et demie elle s'arrèta à peu de distance de Cheik-Mohammed, déjà cité, et tout près d'un canal dérivé de l'Euphrate, sur les bords duquel se trouvent plusieurs tombeaux arabes.

Le 19, halte à la même place à cause de la fète du Beiram. Les Ergueils la célébrèrent par des décharges de fusils. Le matin à l'aurore, ils se sont rassemblés à leur

quartier général pour prier en commun, ayant à leur tête l'aumônier de la caravane et le porte-étendard dont la bannière était mollement agitée par un vent frais. Le *Namaze* fini, ils se levèrent gaiement et ce ne fut plus parmi eux qu'embrassades et félicitations. Ils portaient leurs plus beaux habits et avaient même paré leurs chameaux. Après avoir rempli les devoirs du culte, ils vinrent en corps me souhaiter le bonjour et me témoigner le plaisir qu'ils avaient de me voir assister à leurs réjouissances. Cette visite et ce compliment me coûtèrent plusieurs mouchoirs brodés et une cinquantaine de piastres que je fis distribuer aux chefs et aux subalternes.

Le 20 fut un jour de marche. La caravane se transporta sur le territoire d'El Houèche où nous dressâmes nos pavillons au milieu des nombreux troupeaux des Arabes Dilems. Ils paissaient dans une vaste plaine bien fournie d'herbages. La traite dura à peu près quatre heures. Chemin faisant, nous laissâmes à gauche une chaîne de hauteurs aboutissant à l'Euphrate, qui coupe obliquement le petit canal de Penedidje et forme du côté du fleuve la vallée du Soueïbe où l'on trouve quelques sources de naphte.

Le lendemain, nous fûmes camper près de ce canal après avoir marché deux grosses

heures tantòt à travers des bruyères humides, tantôt dans des sentiers spongieux ou bien rocailleux.

La traite du 22 fut de cinq heures. Nous fîmes halte près de l'Euphrate, ayant laissé à gauche de la route les deux coupoles de Benat et Elban. Un instant après, nous nous trouvâmes engagés au milieu d'une tribu Anazéenne qui se disposait à changer de demeure. Déjà ses bestiaux et ses bagages étaient en marche, mais l'apparition imprévue de la caravane suspendit momentanément sa retraite. Hommes, femmes, enfants accouraient sur notre passage pour nous voir défiler. Le takthréwan attira plus particulièrement l'attention de ces bonnes gens. Ils s'imaginaient que cette litière renfermait quelque sultane, et leur premier mouvement fut de s'en approcher pour baiser la toile rouge qui la recouvrait. Il y avait juste un mois que nous avions quitté Bagdad, et nous touchions à peine aux bords de l'Euphrate. Les Israélites errèrent quarante ans dans le désert, mais leur chef les nourrissait de manne céleste et faisait chaque jour jaillir des sources pures pour les désaltérer, tandis que notre cheik Mansour ne pouvait seulement nous procurer un mouton tous les dix jours et ne nous faisait boire que de l'eau bourbeuse et corrompue.

De l'Euphrate, — Description de Hite. Remarques sur ses habitants.

Me voici enfin parvenu aux bords de l'Euphrate. C'est la troisième fois que je revois ce fleuve si célèbre dans l'antiquité. Que son aspect est imposant! Combien de grands souvenirs ne réveille-t-il pas dans l'esprit du voyageur qui s'arrête sur ses bords solitaires! Aussi me suis-je rappelé avec une certaine émotion que le premier peuple du monde, emmené en captivité, pleura jadis sur ces mêmes bords la perte de ses lois, son exil, son avilissement et ses malheurs.

L'eau de l'Euphrate est extrêmement légère et d'une saveur exquise. Elle paraît cependant trouble, quoique peu sujette aux agitations violentes qu'éprouvent ordinairement les grands fleuves. Son lit devant Hite est bien moins large qu'à Bir où je l'ai traversé deux fois (1). Mais aussi sa vue est plus gaie ici et ses environs mieux cultivés. Les Arabes éprouvent pour ce fleuve un sentiment de vénération analogue

---

(1) Les voyageurs qui ont mesuré le lit de l'Euphrate lui ont trouvé une largeur de 630 verges, mais cette largeur diminue considérablement aux basses eaux.

à celui que les Hindous ont pour le Gange.

J'en viens maintenant à notre passage et à notre campement sur la rive occidentale, au bas de Hite, qui s'étend sur une colline allongée et d'où j'écris ces lignes, ayant sous les yeux un paysage vraiment pittoresque. Il a fallu cinq heures d'un pénible travail pour transporter ici, dans des bacs, la moitié seulement des charges de la caravane, l'autre moitié restant encore avec tous les chameaux sur le bord opposé, je passai avec tous les miens malgré une tempête qui nous surprit dans l'intervalle. Mais grâce au ciel la traversée a été heureuse, une pluie abondante qui vient de tomber ayant abattu le vent. Hite, comme je viens de le dire, couronne une hauteur qui domine l'Euphrate du côté du Chamié, en sorte que ses maisons s'élèvent gracieusement en amphithéâtre. Elles sont au nombre de six cents à peu près, toutes bâties en pierre et chaux et entourées vers le désert par une muraille demi-circulaire, dont les deux extrémités aboutissent au rivage. Cet endroit qui, par sa situation, est exposé aux insultes des Wehabis me paraît fort ancien, car de nombreux amas de ruines se voient dans ses alentours ; leur disposition indique l'emplacement d'une ville immense, mais il n'en reste plus aujourd'hui que la citadelle, qui est Hite elle-

même. D'après la tradition locale, ses premiers habitants furent des Juifs et j'admettrais volontiers cette opinion, car les annales nous apprennent qu'au temps du prophète Mohammed, la plupart des villes de l'Arabie étaient peuplées de Juifs expatriés et qu'ils s'étaient tellement multipliés que leur nombre et leurs richesses firent obstacle aux progrès du législateur Coréichite. Il faut présumer que Hite ne tomba au pouvoir des Musulmans que sous le règne d'Omar, lorsque les armées du Kalife, commandées par des généraux fanatiques et sanguinaires, portèrent la désolation et le ravage dans les deux Yraks, la Syrie, l'Egypte et la Perse (1).

J'ai en ce moment la carte de Danville sous les yeux, et je remarque que ce géographe place Hite dans une petite courbe de l Euphrate, remarquable par la position de l'ancienne Cunaxa où eut lieu la bataille des Dix-Mille contre Artaxercès, bataille mémorable dans laquelle périt Cyrus

(1) On doit supposer encore que les Perses et les Romains possédèrent tour à tour cette ville qui, par sa position, était importante pour l'approvisionnement et le passage des armées et pour les communications avec le désert. Diverses médailles de ces deux peuples que j'y ai achetées et qu on y trouve à foison, me confirment dans cette opinion.

le Jeune, qu'une ambition aveugle avait soulevé contre son frère. On sait que les trésors de cet infortuné prince, ainsi que la célèbre Aspasie qui l'accompagnait, tombèrent au pouvoir du vainqueur et que l'armée grecque qui avait combattu pour lui fit, sous la conduite de Xénophon, cette belle retraite qui lui donna l'immortalité.

L'intérieur de Hite est tout à fait mesquin et d'une malpropreté qui se sent des habitudes grossières du désert. On y voit pourtant quelques boutiques, trois ou quatre fabriques de toile et d'étoffes de laine, des magasins de vivres, un bain et une mosquée avec son minaret,

Le terroir produit du blé, de l'orge, du seigle, du sésame, des pois, du coton, des melons, des grenades et d'excellentes dattes. Les habitants portent le costume arabe et s'occupent d'agriculture ainsi que du trafic de leurs denrées, spécialement de la chaux, du sel, du soufre,du bitume, qu'ils recueillent abondamment sur les bords de l'Euphrate et qu'ils vont vendre à Messeybe, Feloudje, Hilla, etc., en descendant l'Euphrate sur de grands bateaux plats enduits de goudron. Il se fabrique ici plus de mille de ces bateaux par an, le bois employé à leur construction se tire de la grande forêt du Zaur, d'où on le fait flotter sur l'Eutphrate.

Vu Dabetts, fermier général qui commande à Hite de la part du pacha de Bagdad auquel il paie pour bail une somme annuelle de dix mille piastres. Mais les revenus de la place excèdent de beaucoup cette redevance en raison de la fertilité extraordinaire du territoire. Ses malheureux habitants sont exposés à des avanies continuelles, et parmi eux se trouvent une vingtaine de maisons juives dont les membres, au lieu d'être misérables et haïs comme partout ailleurs, jouissent de tous les droits de la bourgeoisie, exercent librement leur culte et leurs professions. Les musulmans du pays qui ont eu plus d'une occasion d'éprouver le courage et le patriotisme des Israélites les regardent comme des citoyens utiles. On m'a assuré que dans la dernière attaque des Wehabis contre Hite, ils avaient courageusement repoussé ces brigands et s'étaient emparés d'un de leurs drapeaux qui leur a été laissé avec le privilège de l'arborer dans leur quartier tous les jours de Sabbat en mémoire de l'action courageuse qui les avait couverts de gloire.

Ces juifs n'ont pas les mêmes croyances que le reste de la nation hébraïque car ils rejettent le Talmud pour ne suivre que le Pentateuque dont ils observent régulièrement et au pied de la lettre les austères préceptes. Ils se disent de la tribu des Beni

Mekié et donnent le nom de Beni Mechné aux autres Israélites avec lesquels ils ne se mèlent jamais parcequ'ils les regardent comme des hérétiques. Le mot de Mekié qui exprimait dans l'origine le pur texte de la Bible me porte à croire qu'ils sont de la secte des Karaïtes descendants des anciens Sadducéens qu'on trouve encore aujourd'hui répandus dans diverses parties de l'Europe et de l'Asie, où ils se font reconnaître par leur opiniâtreté à désavouer toute espèce de tradition pour ne s'attacher qu'à la loi écrite.

Quant au mot de Méchné, il désigne la première partie du Talmud que nous appelons Misna de même que Gennaré en indique la seconde. On voit par là que l'un et l'autre de ces noms sont également significatifs et conviennent parfaitement aux deux classes dont il est ici question.

Au demeurant, les Beni Mékié ou Karaïtes de ces pays-ci ont prodigieusement dégénéré de leur ancienne constitution religieuse et les dogmes qu'ils professent aujourd'hui ne sont plus qu'un mélange de superstitions et de bizarreries étranges : leur pontife réside à Damas où ils ont plusieurs établissements et quand il survient quelque différend entre eux, ils députent un de leurs rabbins pour lui demander sa décision.

Hîte que les géographes placent à 33° 20' de latitude et à 60° 30' de longitude est le point ou convergent les caravanes qui, pour traverser l'Euphrate paient aux bateliers un droit de 1/8e de piastre par charge. Ses habitants sont laborieux et paisibles, mais d'une sotte et impertinente curiosité; nos pavillons sont assaillis tout le jour d'une cohue qui se demande comment sont faits les Frengins. Un autre désagrément que nous éprouvons ici, c'est l'odeur empestée du goudron que l'on fait fondre sur le rivage pour en enduire les bateaux dont les nombreuses carcasses, étalées sur le sable, nous entourent de toutes parts. Les environs de la ville offrent quelques jardins et d'anciens tombeaux des musulmans les plus distingués tués devant ses murs pendant le siège qu'en firent les troupes du Kalife Omar. On y trouve enfin, de même qu'à Gubeilé, gros bourg arabe qui n'en est éloigné que de trois lieues du côté de l'ouest, beaucoup de bestiaux, d'excellents pâturages et de superbes juments qui valent jusqu'à quatre mille piastres l'une.

Si jamais Hite que la nature a douée de tant d'avantages, venait à tomber aux mains d'une nation policée, capable de l'embellir par les travaux de l'industrie, il deviendrait sans contredit une place des plus importantes tant pour le commerce

que pour les opérations militaires. Quand au climat il doit être sain, puisque les habitants, qui, du reste, boivent la meilleure eau du monde, sont exempts des épidémies et des maladies périodiques si communes dans d'autres villes.

Journée du 24 novembre.

Hite et ses habitants. La secte des Wehabis.

J'avais bien prévu que nous attendrions à Hite le reste de la caravane qui, jusqu'à hier soir n'avait pu quitter l'autre rive. Je commence à croire que nous ne nous remettrons en route qu'après que toutes les charges à destination de Damas, qui s'avancent, dit-on, à grandes journées vers l'Euphrate, nous auront atteints.

Ce matin, le rivage offrait un coup d'œil des plus agréables par la variété des scènes qui s'y étalaient. Les ouvriers travaillaient gaiement à la construction des bateaux, plus loin, de jeunes bergers conduisaient leurs troupeaux au pâturage, faisant retentir les airs de leurs cris. Ici, les tentes de la caravane, encore humides de rosée, laissaient flotter leurs banderolles aux premiers rayons du jour.

Là tournaient lentement les grandes



VUE DE LA VILLE DE HITE.

(Dessin de O'Callaghan d'après un lavis de Rousseau).

roues hydrauliques qui montent l'eau aux maisons de la ville. Puis les flots de l'Euphrate coulant majestueusement, sillonné d'une multitude de barques chargées de marchandises et de chameaux qui débarquaient successivement sur la rive aux acclamations des Ergueils. Au-dessus de nos têtes, sur leurs terrasses, les Hittiens jouissaient de la vue qui se déroulait à leurs pieds.

Tel était le spectacle charmant qui frappa mes yeux à mon réveil. Bientôt une vapeur épaisse, produite par la fonte du goudron le déroba à mes yeux, empuantissant l'atmosphère. Les Hittiens disent cette odeur salutaire. Elle m'a donné une furieuse migraine qui ne m'a pas encore quitté.

Le goudron est employé ici non seulement pour la construction des bateaux, mais encore pour celle des maisons qui pour la plupart en sont enduites extérieurement, ce qui les empêche d'être endommagées par les pluies fort abondantes dans ce pays et qui les détruiraient sans cette précaution, Les Hittiens enduisent encore avec cette même substance des cruches, des baquets et d'autres vases propres à divers usages.

Les principaux des habitants de Hite étaient venus tantôt me saluer; mais nos Ergueils, accoutumés à conspuer ces pau-

vres gens dont ils sont redoutés, les ont brutalement chassés, ce qui m'a fait beaucoup de peine. Ils portaient tous des vêtements blancs sur des chemises déchirées et crasseuses ce qui faisait un fâcheux contraste. En général, le peuple ne diffère en rien quant aux mœurs et aux usages, des autres arabes. Cependant, il n'en a ni la vivacité, ni les manières libres, ni le courage : qualités qui ne s'acquièrent que dans cette indépendance absolue où vivent errants et sans soucis les hommes indomptés du désert. J'ai déja parlé de la navigation des Hittiens sur l'Euphrate, mais j'observerai qu'ils ne remontent jamais ce fleuve et qu'ils se servent de la voie de terre pour communiquer avec les habitants d'Ana et des autres endroits situés le long du rivage au-dessus de leur ville. Au reste il y a des chemins qui conduisent directement de Hite à Dedjel, Tekrit, Bagdad, Mossoul, le pays du Sendjars, Mardin, etc. Ces trajets se font en caravanes de chameaux, mais on ne rencontre sur la route que des déserts incultes et quelques-unes de ces tribus vagabondes dont j'ai fait connaître les noms plus haut. Je ne dois pas passer sous silence la ville d'El-Hader qu'on m'a dit se trouver sur le chemin de Hite à Tekrit.

C'est, je crois, l'ancienne Hattra que Trajan et Sévère entreprirent en vain de dé-

truire. Cette antique et célèbre Cité n'offre plus aujourd'hui que des ruines désertes sur la rivière Tertar, à deux journées Nord-Ouest de Tekrit. Des Arabes qui l'ont vue m'assurent qu'on y trouve beaucoup de pétrifications et de superbes fragments d'architecture.

Me voici donc lancé dans le Chamié, immense désert de sable dont le nom, devenu terrible par le brigandage et les assassinats continuels des Wehabis inspire la tristesse et l'effroi aux caravanes les mieux escortées. J'ai dit plus haut que Cheik Mansour s'était engagé à me faire traverser l'Euphrate, bien au-dessus de Hite, à un endroit nommé Deir, où ce fleuve est guéable en certaines saisons de l'année. Mais cet arabe ayant voulu me faire accroire que la chose n'était plus praticable à cause de la crue prodigieuse des eaux qui ont, m'a-t-il dit, inondé tout le pays, j'ai dû me rendre à ses raisons et me suis laissé entraîner vers Hite où j'ai effectué mon passage en bateau. Les Ergueils préfèrent d'habitude la route directe de cette place à Alep parce qu'elle est plus courte que toutes les autres quoique pénible et dangereuse. Il est vrai au reste que je n'ai pas insisté pour que le caravanier me tint parole, et peut-être n'aurait-il pu m'éconduire car j'avais de lui une promesse écrite. En sorte

que s'il m'arrive malheur je ne pourrai m'en prendre qu'à moi-même et à m'appliquer le quatrain du poète persan Saadi.

« Le destin n'a besoin que de ses doigts
« pour perdre quelqu'un. Il lui en met
« deux sur les yeux pour l'empècher de
« voir, deux sur les oreilles pour qu'il ne
« puisse rien entendre, et le cinquième
« dans la bouche pour le réduire au si-
« lence. »

Cependant, les habitants de Hite qui sont continuellement en course dans le Chamié, nous assurent que le désert est maintenant plus libre que jamais en raison de la retraite des Wehabis qui ne s'y montrent plus depuis les derniers échecs qu'ils ont éprouvés. Quel peuple cruel et impitoyable que ces Wehabis! Avides de sang et de butin ils ne font quartier à personne et égorgent sans miséricorde tous ceux qui tombent entre leurs mains. Cependant ils épargnent et respectent les femmes et je sais même qu'à la prise de Kerbéla qu'ils saccagèrent en 1801, lorsqu'ils entraient dans les maisons pour y assouvir leur rage et leur rapacité ils faisaient mettre à l'écart toutes les personnes du sexe et, après avoir massacré les hommes et s'être emparé de tout ce qu'ils trouvaient, ils leur commandaient de se dépouiller en détournant eux-mêmes la tête pour ne pas voir leur nudité

et, après avoir pris leurs vêtements, se retiraient en silence. Comment concilier cette chasteté avec les mœurs sanguinaires et brutales de ces brigands? Cela ne paraîtra pas surprenant à ceux qui ont été à même d'étudier le caractère des Arabes et d'apprécier tout le respect qu'ils portent aux femmes. Il se sera convaincu que, malgré l'entière liberté dont elles jouissent par une infraction manifeste à la loi musulmane qui ordonne leur réclusion, elles ne laissent pas de conserver un fonds de modestie et de pudeur qu'on est surpris de rencontrer chez une nation dépourvue de toute espèce de civilisation.

Puisque j'en suis à l'article des Wehabis, je vais insérer ici quelques renseignements succints sur l'origine, les progrès, etc. de leur secte qui a fait tant de bruit depuis un demi siècle. Elle a, comme on le sait, comme fondateur, le fameux Cheik Mohammed, surnommé Abdul Wehab qui, au lieu de sortir de la tribu des Tenins, dans l'Yémen selon l'opinion vulgaire, que j'ai moi-même partagée dans le mémoire que j'ai écrit sur cette secte, naquit dans le petit hameau de Djemadjé situé sur la rive occidentale de l'Euphrate, entre Hella et Redwanié. Cet homme ambitieux et hardi avait conçu le projet de réformer le grande nation des Arabes par l'établissa-

ment d'un culte particulier fondé sur les principes du Koran. Entraîné par son imagination exaltée, il avait parcouru inutilement le Nedjed, la Syrie et l'Yrak Arabi, pour se concilier la protection de quelque chef puissant et capable de seconder ses vues; mais fatigué de ses voyages infructueux, désespérant peut-être d'opérer le grand changement qu'il méditait, il se retira à Dreiyé dans l'intention de renoncer à la vie errante et inquiète dont il avait éprouvé tous les désagréments.

Là, il rencontra dans la personne d'Abdul-Aziz, gouverneur du lieu, l'appui qu'il avait si ardemment désiré. Cet Abdul-Aziz, aussi turbulent et fanatique que lui, l'accueillit avec distinction, adopta et fit goûter à ses sujets les dogmes qu'il proposait. Chaque pour, la nouvelle secte qui prit dès lors le nom de Wehabisme acquit de la consistance et de plus sûrs moyens de se propager. Les Arabes accouraient de toutes parts dans son sein, et dès qu'elle put lever des armées et employer le fer pour faciliter ses succès, il n'y eut plus en Arabie de tribu dont la liberté et les possessions ne fussent menacées de son atteinte redoutable.

Pendant mon dernier séjour à Bagdad, j'ai lu un petit livre Arabe intitulé *Dialogue entre Abdul Wehab et Abdul-Aziz.* Cet ouvrage écrit dans un style nerveux et rem-

pli de traits curieux, présente le double intérêt de faire connaître le caractère de ces deux chefs et de donner une juste idée de la croyance et des mœurs du peuple qu'ils ont organisé. On y voit surtout le premier déployer dans ses discours cette éloquence mâle et persuasive si efficace dans la bouche d'un chef possédé du désir de la gloire. Lorsqu'il rappelle à son collaborateur la noblesse et l'ancienne prépondérance des Arabes, leur énergie, ce qu'ils sont capables de faire, et qu'il lui montre la Turquie et la Perse affaiblies et dégénérées, impuissantes à mettre obstacle aux progrès de la nouvelle secte, on croit entendre Mahomet lui-même, entretenir Zopyre de ses vastes projets et lui dire :

Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute
Mais jamais roi. pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour à brillé sur la terre
Par les lois, par les arts et surtout par la guerre.
Le tour de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laisse dans ses déserts ensevelir sa gloire...
Voici des jours nouveaux, marqués pour la victoire
Vois du Nord au Midi l'univers désolé
La Perse encore sanglante et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide et l'Egypte abaissée
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée,
Vois l'empire Romain tombant de toutes parts
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars,
Languissants, dispersés sans honneur et sans vie.

Sur les débris du monde, élevant l'Arabie,
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers.
. . . .
Voltaire, Mahomet. acte II, Scène V.

C'est dans un intervalle d'à peu près soixante ans à dater de son origine, que le Wehabisme entraîna dans son orbite la plupart des peuples nomades de l'Arabie et assujettit à ses lois toute la partie centrale de cette vaste péninsule. La rapidité de ce torrent dévastateur qui menaçait la Syrie et la Mésopotamie d'une désolation prochaine alarma bientôt les Vizirs de la Porte. Le grand Suleiman pacha, gouverneur de Bagdad, fut le premier qui entreprit, il y a dix ans, de s'opposer à ses ravages, mais la malheureuse expédition de son lieutenant Aly (depuis son gendre et son successeur), contre le Dreiyé, dans laquelle le général pensa périr avec les troupes qu'il commandait, n'aboutit qu'à humilier les armes ottomanes et à rendre les brigands encore plus ardents et téméraires. Ce qui acheva de consolider leur renommée fut le sac horrible qu'ils firent en 1801 de Kerbela, autrement nommée Imam Hussein, lieu si vénéré par les Kezelbaches qui pleurent encore ses malheurs et sa profanation.

La fin tragique d'Abdul Aziz poignardé trois ans après par un Persan pour venger

son fils qui avait perdu la vie dans le massacre de Kerbela, ne troubla pas le cours des prospérités de la Secte. La mort d'Abdel Wehab arriva à quelque temps de là et n'eut pas non plus de suite fâcheuse pour elle. Il avait été investi de l'autorité spirituelle en qualité de pontife suprême. Tous deux descendirent au tombeau avec la certitude de revivre dans leurs enfants qui succédèrent, en effet, à leurs fonctions respectives du consentement unanime de la horde.

Sehoude, le nouveau chef, héritant de la puissance et de l'ambition de son père, ne tarda pas à marcher sur ses traces et se signala de suite par la réduction d'un grand nombre de tribus qui n'avaient pas encore subi le joug du Wehabisme. La province du Nedjed et celle d'Yemen, quelques endroits des bords de la mer Rouge, toute la côte occidentale du golfe Persique, les îles Bahréin et diverses autres contrées remarquables de l'Arabestan passèrent successivement sous sa domination qui s'y assit sur des bases solides et inébranlables. Mais ce qui mit le comble à sa gloire, fut la prise de Medine et de La Mekke, coup terrible qu'il avait essayé de porter aux Musulmans du vivant de son père dont il était généralissime. Il abolit pour longtemps le pieux et célèbre pélerinage qui se

faisait annuellement dans ces deux villes saintes.

Depuis cette époque les Wehahis n'ont point cessé leurs hostilités contre les territoires de Bassorah, de Bagdad, Zobéïr, Damas, Alep, Djedda, etc., et d'infester tout le Chamié de leur affreux brigandage. Cependant, cette année, leurs entreprises militaires ont toutes échoué. Repoussés vivement à Nedjef ou Imam Aly, battus et humiliés devant Lemawat, surpris et dispersés près de l'embouchure du Chatt-el-Arab, ils ont été contraints de se retirer dans leurs habitations du désert où ils s'occupent maintenant à se fortifier et à concerter quelque nouveau coup de main.

Peut-être les destinées de Bassorah sont elles menacées, car c'est toujours vers ce point important que les dirige leur insatiable ambition.

Depuis que le sultan Mustapha (1) est monté sur le trône, la Porte paraît s'occuper sérieusement du grand et louable projet de réprimer cette horde de barbares dont l'attitude menaçante, attire même l'at-

---

(1) Il faut rappeler que ces renseignements furent écrits sur les bords de l'Euphrate, en novembre 1808, époque à laquelle n'avait pas encore éclaté la dernière révolution de Constantinople qui a placé sur le trône ottoman, le sultan actuel Mahmoud.

tention des puissances européennes; mais on doit croire que tant qu'elle n'appréciera pas l'urgence de lui opposer ceux des Arabes du désert qui méconnaissent son autorité et qu'elle voudra l'attaquer avec ses seules forces, il ne lui sera guère possible de venir à bout de son dessein, parce que les armées ottomanes ne sauraient entrer dans un pays aussi stérile sans s'exposer à périr par la disette de vivres et d'eau jointe aux inconvénients d'un climat brûlant. Aussi suis-je entièrement persuadé que si le pacha de Bagdad, qui est plus à portée que tout autre d'accabler les Wehabis s'appliquait à mettre dans son parti les Arabes, il parviendrait par cette sage mesure à s'entourer d'une milice nombreuse qu'il pourrait lançer à l'improviste contre l'ennemi commun. Et pendant que les légions bédouines excitées par l'appât du butin et le paiement d'une solde effective, fondraient sur le Dreiyé par la voie directe du Chamié, une armée auxiliaire d'Osmanlis et de Kurdes pourrait se diriger vers les mêmes lieux en suivant le cours du fleuve jusqu'au delà de Bassorah et proche du golfe Persique d'où elle n'aurait qu'un pas à faire pour entrer dans le pays des Wehabis qui, cernés et attaqués de deux côtés différents, toucheraient à coup sûr à leur heure dernière. Une fois le Dreiyé, qui est

le foyer des Wehabis, envahi et purgé de ces brigands, il est certain que leur secte ne pourrait plus se rallier ni subsister ailleurs. Les faibles essaims qui auraient échappé à la catastrophe nationale en se dispersant dans les provinces voisines, se verraient victimes de la haine des habitants que la force, encore plus que l'empire du préjugé, ont rallié à la religion réformée.

Mais le pacha actuel de Bagdad est d'un caractère indécis, mou, nonchalant et peu disposé aux sacrifices nécessaires pour réaliser un si grand projet qui demande de la résolution et nécessite des dépenses considérables : projet qui, d'ailleurs, avait été autrefois conçu par son oncle, l'illustre Aly Pacha, qu'une mort anticipée et tragique fit prématurément descendre au tombeau pour le bonheur des sectaires.

Voici maintenant quelques remarques sur les croyances, la police, les mœurs, etc., des Wehabis. D'abord, je suis persuadé que leur secte n'est qu'une reproduction de celle des Kérametés (Karmates) qui habitaient le même pays et qui, avec les mêmes principes, le même courage, et les mêmes moyens sanglants et le même fanatisme religieux, mirent le Kalifat en danger sous le règne des Abassüs (Abassides) et ébranlèrent jusque dans ses fon-

dements la monarchie musulmane. La croyance Wehabienne n'est au fond que celle enseignée par le Koran, livre dont elle affirme le caractère divin, en désignant Mohammed comme un simple instrument dont s'est servi le Tout-puissant pour transmettre ses volontés aux hommes.

D'après ce principe, elle taxe d'impiété toute espèce de vénération accordée à ce législateur de l'Arabie et aux autres prophètes vrais ou faux qui l'ont précédé et suivi, alléguant pour raison que, quand les créatures peuvent recourir directement dans leurs besoins au maître souverain de qui elles tiennent l'existence, elles ne doivent point implorer l'intervention de leurs semblables et que les prières qu'elles leur adressent sont des outrages à la majesté suprême.

Tels sont en substance les dogmes de cette religion réformée. Quant aux cérémonies extérieures, elles dérivent de la même source, c'est-à-dire qu'elles sont toutes fondées sur le texte même du Koran. Ce qui fait voir assez que les Wehabis rejettent toute espèce de tradition pour ne s'attacher qu'au sens littéral de ce livre, qui du reste leur tient encore lieu de code civil. Quant à leur gouvernement il se divise en pouvoir spirituel et en pouvoir temporel, semblable en cela à celui des

Japonais et des peuples des Indes qui ont deux rois, l'un ecclésiastique, l'autre séculier. Ces sectaires sont aveuglément soumis à leur chef quoique vivant très familièrement avec lui. Sobres, ardents, sans cesse tourmentés par la soif des dépouilles, on les retrouve presque toujours en courses, ravageant et pillant les pays étrangers, mais ce qui les rend plus terribles, c'est que loin de craindre la mort dans les combats, ils la bravent avec un courage forcené, se précipitant au devant d'elle, la regardant comme un bien qui doit leur procurer la couronne du martyre. Ils traitent les Turcs et les Persans d'impies et de blasphémateurs parcequ'ils rendent un culte particulier à Mohammed et à sa famille et se croient obligés de les égorger partout où ils les rencontrent et de détruire leurs mosquées, fureur aveugle dont ils ont fait preuve à Imam-Hussein, à La Mekke, à Medine et partout où ils ont porté leurs armes.

Pourtant on dit qu'ils sont plus humains envers les Chrétiens et Juifs, mais je ne sais sur quoi se fonde cette opinion, et n'en voudrais pas faire l'expérience.

Leur Cheik ou chef actuel, Sehoude, réside à Dreiyé qui fut érigée en capitale par son père Abdul Aziz. D'après le portrait qui m'en a été fait par divers Arabes

qui l'ont vu, c'est un homme d'environ quarante ans, au teint olivâtre, médiocrement grand, robuste, dissimulé dans ses résolutions et intrépide dans les combats.

Il a trois femmes. Celle qu'il aime le plus est une négresse de taille gigantesque dont il a eu plusieurs enfants. Les plus connus de ceux-ci sont Sahde et Nasseur, tous deux courageux et exercés de bonne heure au brigandage et au meurtre. Sehoude a coutume de porter sous ses habits une cotte de mailles pour se garantir du poignard des assassins : la fin tragique de son père l'a rendu très ombrageux et très méfiant. Il ne sort jamais qu'entouré d'une garde de soixante nègres et suivi de son bourreau qui, au premier signal, abat les têtes des victimes de son ressentiment. On m'a rapporté au reste que, bien qu'il soit investi d'un pouvoir absolu et sans bornes, qui ne se fait que trop sentir à ses proches et à ses serviteurs, on le trouve pourtant humain et libéral envers les pauvres, livré constamment à la pratique des préceptes du Koran et aux soins des intérêts de son peuple. Il envoie de temps en temps en maraude des essaims nombreux de combattants qui se répandent comme des torrents dévastateurs dans le pays ennemi, et va lui-même une fois chaque année en campagne. Il commande alors en personne

plus de cent mille hommes. Ses richesses de composent de la dîme qu'il perçoit sur tous les biens de ses sujets et des dépouilles étrangères qui s'accumulent continuellement dans sa capitale. Il ne donne que peu de chose à ses troupes qui n'ont pas du reste de solde fixe.

Une parfaite harmonie et la plus intime liaison règnent constamment entre les Wehabis et font leur bonheur et leur force. Austères et féroces, accoutumés aux fatigues et aux privations de tous genres, costumés et armés comme les autres Arabes, ils ont de nombreux villages, des terrains bien cultivés et des troupeaux immenses. Ils exercent aussi quelques arts mécaniques, trafiquent souvent sous des noms empruntés dans les différentes villes de la Turquie, et frappent en plusieurs endroits de la monnaie au coin de leur prince.

Enfin, inviolablement attachés à leurs institutions et abhorrant tout ce qui appartient à l'étranger, on peut dire que leurs pensées, leurs paroles, leurs actions se rapportent à un seul et unique objet, celui de maintenir et de propager leur doctrine qu'ils voudraient faire adopter à toutes les nations du monde.

Station a Djedare aux environs de Hîte. les peuples anciens et modernes de l'Arabie.

Le 25 novembre, nous changeâme de position pour céder le rivage à la caravane de Damas qui campa le même jour à notre place au bas de Hite, après avoir employé toute la nuit précédente à traverser l'Euphrate. Notre nouveau campement était à trois quarts de lieue de l'ancien, sur le bord du fleuve dans un endroit nommé Djedare. Ici le Chamié commence à présenter ses vastes plaines pelées et grisâtres, où l'œil du voyageur cherche en vain quelque objet capable de le fixer. Dans ces mêmes déserts s'élevaient pourtant jadis des villes florissantes dont il ne reste que les ruines.

Dès les siècles les plus reculés cette contrée fut aussi habitée par des nations nomades et belliqueuses, partagée comme aujourd'hui en tribus, se gouvernant chacune à leur manière. Strabon, Pline et Hérodote nous en citent plusieurs, telles que les Scénites, les Nabathéens, les Nagaréniens, les Hadramites, les Sabéens, les Géréens, les Homérites, les Agréens, les Arcites, etc. Ce fut, je crois, chez ces derniers que Job souffrit les maux terribles

que Dieu lui envoya successivement pour éprouver sa patience et sa résignation. Ces nations sont peut être les plus anciennes du monde. On les a vues de temps immémorial demeurer constamment attachées à leurs lois et à leurs coutumes primitives, sans jamais subir le joug étranger quoique les Parthes et les Romains se soient plus d'une fois efforcés de les dompter. Les annales historiques nous apprennent au contraire qu'elles ont elles-mêmes souvent ravagé les terres de l'un et l'autre de ces peuples, vendant leur sang à qui le voulait payer plus cher. La nature de leur pays pourvoyait à leur sûreté, car, pour arriver jusqu'à eux, il fallait traverser des déserts arides ou les plus fortes armées périssaient par la soif, la famine, les chaleurs brûlantes ou bien par la trahison des guides qui les égaraient parmi les sables et les rochers.

Diverses médailles frappées en l'honneur de Trajan et de Sévère, attestent que ces deux empereurs asservirent les Arabes. Cependant le premier ne put jamais se rendre maître de la capitale des Nagaréniens et le second se vit abandonné par ses troupes qui, rebutées des fatigues de la marche, refusèrent de combatre et l'obligèrent ainsi à retourner dans ses états. Trajan a pourtant laissé en Arabie des marques de son amour pour les entreprises grandes et

utiles, entre autres, la célèbre Voie Romaine qui conduisait à Ctésiphon et dont il existe encore quelques vestiges.

Quand à Aurélien, il n'en subjugua point les habitants, son expédition se borna à vaincre la malheureuse Zénobie, abandonnée de ses alliés et à détruire la seule ville de Palmyre. Cette cité, bien qu'immense et puissante, ne dominait pourtant que sur une très petite portion de ce pays, sans commander aux tribus errantes qui en couvraient la surface. Palmyre, cette capitale célèbre, séparée du reste du monde par des déserts fut un monument de la grandeur de l'industrie humaine. Ce qui en reste aujourd'hui est un exemple frappant du sort précaire des plus illustres empires. Tous les voyageurs qui ont vu ses ruines superbes en ont parlé avec une admiration enthousiaste. Elles sont connues des Arabes sous le nom de Tedmour, et nous lisons dans l'Ecriture que Salomon fit bâtir Tedmour, mais cette analogie de nom n'est pas concluante et il est à souhaiter que l'on recherche les origines de cette ville importante, perdue au milieu du désert.

Pour en revenir aux Arabes, ils sont encore et seront peut être toujours ce qu'ils étaient dans leur origine, des hommes agrestes, indomptables, préférant la quiétude et l'indépendance du désert au séjour

des villes où ils ne peuvent soupçonner que l'on puisse trouver le bonheur. Ils font consister le leur dans une vie indépendante et exempte de soucis, affranchie des liens d'un pouvoir arbitraire. Les chefs qui les gouvernent, trop faibles pour attenter à la liberté publique, ne se font obéir et respecter qu'en tenant une conduite tout opposée à celle que dictent l'orgueil et la dureté, compagnes inséparables du despotisme. Tout père de famille règle la police parmi les siens, et les affaires générales se traitent et se terminent en présence des membres les plus distingués de la tribu. D'ailleurs, on ne trouve chez eux, ni maisons régulièrement bâties, ni aucune des commodités inventées par le luxe et la mollesse de la vie sédentaire.

Des tissus de poil, noirs et grossiers, leur servent de toit, la terre libérale et de nombreux troupeaux fournissent à tous leurs besoins; en changeant de place presque chaque jour, ils retrouvent partout les mêmes moyens de subsistance, les mêmes occupations et les mêmes plaisirs.

Aussi se vantent-ils d'avoir reçu de Dieu quatre grâces particulières, des mouchoirs bariolés au lieu de couronnes, des tentes au lieu de maisons, des lances au lieu de retranchements, des coutumes simples et

invariables au lieu de lois et des chameaux au lieu de voitures.

Si les Arabes, régénérés par Mohammed et parvenus ensuite au plus haut degré de grandeur sous les successeurs de ce prophète, restèrent après l'extinction du Kalifat plongés dans une longue et honteuse léthargie, c'est que leurs tribus, désunies et dispersées, manquèrent de moyens et de chefs pour se maintenir dans leur première prépondérance. Mais dès qu'Abdul Wehab et le père de Sehoude les eurent ralliés sous les enseignes d'une religion réformée, et qu'ils eurent une cause commune à défendre et des occasions de se signaler, on les vit donner de nouvelles marques de leur énergie et de leur audace et marcher d'un pas rapide dans la voie des conquêtes.

C'est ainsi que quand un peuple passe de l'obscurité au plus sublime héroïsme, on doit croire qu'il ne fait que développer un germe enfermé dans son sein et n'attendant qu'une occasion favorable pour éclore et parvenir à sa parfaite maturité.

La caravane demeura stationnaire pendant quatre jours à Djedare, le cinquième (29 novembre), celle de Damas s'étant réunie à elle, le signal du départ fut donné et nous nous mîmes en marche au soleil levant. Par cette réunion, nous formions comme une ville ambulante composée de

1,200 charges et de 600 Arabes. Nous cheminâmes pendant trois heures, d'abord vers l'ouest puis au nord, sur des terrains inégaux et par des chemins étroits et pierreux. Halte à un endroit désert nommé Sahédié, voisin de l'Euphrate qui forme un peu au-dessus de cette position, la petite île d'Abougaïte en se partageant en deux bras bordés de dattiers, sans offrlr pourtant une habitation quelconque.

Chemin faisant, parmi les rochers, je remarquai quantité de crottes de gazelles dont plusieurs troupeaux bondissaient dans le lointain. Les excréments de cet animal ont la propriété de sentir le musc, sans doute à cause des herbes aromatiques dont il se nourrit. Les Arabes s'en servent pour composer des parfums, et les fument aussi quelquefois dans leurs pipes.

Je me suis souvent diverti à chasser les gazelles. Les habitants du désert les prennent en vie ou les tuent pendant qu'elles dorment, ou bien, montés sur leurs rapides juments ils les forcent avec leurs lévriers et leurs faucons. Les Seleibes surtout en font un carnage épouvantable, car ils se nourrissent de leur chair et s'habillent de leurs peaux. Ces Seleibes sont le rebut des Bedous, qui les méprisent souverainement et ne communiquent jamais avec eux. Ils sont petits, décharnés, mal faits et d'une

physionomie tout à fait sauvage. Leur arme est le fusil à mèche; ils habitent les replis du désert loin de toute habitation humaine. Ce sont les seuls Arabes chez lesquels on trouve des ânes, ils n'ont point d'autres animaux et ne possèdent ni chevaux ni moutons.

Autrefois, cette peuplade était fort nombreuse, mais il y a quelques années, les Wehabis, irrités de ce qu'elle s'était arrogé le droit de partager le désert entre ses familles, se sont attachés à la détruire, et il n'en reste plus aujourd'hui que quelques restes épars que la défiance et la crainte rendent tout à fait inabordables.

Au moment où nos pavillons furent dressés, pendant que je causais avec Mansour et d'autres Ergucils, un pauvre Arabe, couvert de haillons, se présenta à nous, demandant la charité. Pour exciter notre commisération, il nous montra son bras estropié et gangrené qu'un lion lui avait broyé sur le bord de l'Euphrate. Pour comble de malheur, il était ensuite tombé parmi une bande de voleurs qui venait de le dépouiller non loin de la caravane. Son état me fit pitié; je lui donnai quelque argent et du biscuit; Mansour, de son côté, se priva de son abâ (manteau de bure), pour l'en vêtir, et il reprit aussitôt le chemin de Hite pour s'y faire panser.

Traite du 30 novembre. L'Ile de Djubbé.

L'intention du chef de la caravane était d'abord de se diriger vers l'ouest pour camper à Aïn-el-Essed, ce qui nous eût beaucoup éloignés de l'Euphrate, déjà même chacun de nous avait fait sa provision d'eau en emplissant ses outres. Mais les vedettes qui avaient été envoyées la veille pour explorer cette position vinrent dans la nuit nous avertir qu'une bande considérable d'Anazés s'y trouvait stationnée depuis plusieurs jours, et c'est pour éviter leur rencontre onéreuse qu'en changeant de route nous prîmes par le nord-ouest, puis droit au nord en suivant le sentier qui mène de Hîte à Ana. Après cinq grandes heures de marche à travers un sol pierreux et des gorges difficiles hérissées de rochers scabreux, nous nous arrêtâmes encore sur les bords du fleuve à une lieue et demie au-dessous de la jolie et fertile île de Djubbé.

Cette île est entourée d'une muraille de terre qui lui donne l'apparence d'un fort. On y compte plus de deux cents maisons arabes. On y cultive le blé, l'orge, le coton, le sésame, les dattes, les figues, les grenades, les melons et les pastèques. Elle est située près de la rive gauche et dans un

angle obtus que forme le fleuve qui, depuis Ana, à environ vingt-six lieues plus haut, coule du nord au sud et se détourne tout à coup à cet endroit pour couler vers l'est,

Les habitants de Djubbé ne s'occupent pas seulement d'agriculture, mais aussi du trafic de leurs denrées dont ils trouvent un débit facile et avantageux à Ana, à Hite et diverses autres bourgades du Djéziré. Ils sont riches en bestiaux et leur position les met à l'abri des insultes des Wehabis.

De Djubbé à Hîte, par le désert, la distance est de dix è onze lieues. Le chemin qui y mène ne suit pas constamment l'Euphrate dont les rives présentent des champs bien cultivés et des plantations de coton, l'arbre nommé safsaf et celui nommé gharabe (le peuplier et le genévrier sauvages), que l'on emploie à divers usages, surtout à faire du charbon, y croissent en abondance.

Djubbé et tous les autres lieux situés sur les deux rives du fleuve, entre Hîte et Ana, sont, ainsi que ces deux villes, sous la juridiction d'un même Zabet.

Le lieu de notre campement était des plus pittoresques, c'était un vallon fertile et agréable, garni, du côté de l'Euphrate, de buissons et d'arbres de haute futaie dont le feuillage se conservait malgré le froid de la saison. A gauche, une petite chaîne de montagnes et quelques habita-

tions champêtres alors abandonnées par leurs propriétaires qui s'étaient transportés sur la rive opposée où je rencontrai quantité de roues hydrauliques nommées naouras, destinees à arroser les terres cultivées.

Traite du 1er Décembre. Station a Horam.

La caravane plia bagage au soleil levant. Durant plus d'une heure, nous côtoyâmes l'Euphrate, ayant à notre gauche la chaîne de montagnes dite Sahelié. Cette chaîne, qui paraît vis à-vis de l'île d'Abougaithe, se prolonge parallèlement au fleuve dont elle ne s'écarte guère que d'une cinquantaine de pas. Elle se termine au ravin de Horam, proche duquel nous nous reposâmes. Vers les huit heures, nous nous trouvâmes en face de Mehdamié, petit endroit en ruines, entouré d'arbres, sur la rive gauche. Sur la rive droite, on voit dans le Chamié une vieille coupole nommée Cheik-Aly.

A huit heures et demie, nous aperçûmes le grand hameau de Djouaëne (1) ; sur le

---

(1) Les Arabes qui habitent cet endroit possèdent beaucoup de chèvres.

bord opposé et un quart d'heure après l'île de Djubbé.

Nos pavillons furent dressés à dix heures dans une excavation du terrain et par une très forte pluie qui nous avait surpris pendant la marche. Nous avions à notre droite le ravin déjà mentionné de Horam, extrêmement large et profond. Il s'étend depuis les environs de Damas jusqu'à l'Euphrate. Pendant la saison pluvieuse, les eaux du désert s'y accumulent et forment un torrent épouvantable qui se décharge avec fracas dans le fleuve.

Tout le jour, et une bonne partie de la nuit, la pluie n'ayant cessé de tomber à verse, nous fûmes obligés de rester le lendemain, 2 décembre, à la même place, afin de faire sécher les tentes et les bagages, car notre caravane offrait le spectacle d'un naufrage. Un domestique avait allumé un si grand feu de broussailles sous mon pavillon, que je crus un moment qu'il allait sauter comme un ballon gonflé par la chaleur.

Traite du 3 Décembre. Enumération approximative des tribus Anazéennes.

Le 3 décembre, après avoir marché pendant sept heures et demie sur un gravier

mêlé de roches, nous fûmes camper dans un endroit tout à fait dépourvu d'eau, mais nos outres étaient pleines et nous pouvions braver impunément l'aridité du désert.

Pendant la dernière marche nous rencontrâmes de nombreux groupes d'Arabes disséminés avec leurs chameaux, comme des fourmis sur la surface du désert. Ils appartenaient à la horde immense des Anazés, dont je vais essayer d'énumérer les tribus sans pourtant prétendre en donner la liste complète, d'autant que plusieurs de ces tribus sont démembrées et réduites par l'émigration de leurs familles que des dissentions ou d'autres causes particulières ont forcé de passer l'Euphrate pour aller s'établir dans le Djeziré, en conservant pourtant leurs noms et leurs coutumes primitives. Voilà pourquoi on retrouvera sur cette liste des noms déjà cités dans celle que j'ai donnée dans mon journal du 30 octobre.

Tribus composant la horde des Anazés.

Ouled Seleiman.	Héchan.
Ouled Aly.	Chefeyeh.
Eubendé.	Chetewoni.
Gueumeussé,	Eureufé.
Moûauch.	Sehehir.

Mewadje.
Edjelat.
Kouevah.
Abou Hedeibe.
Medjahemé.
Guemadjemé.
Medeyan.
Hassasné.
Hemaïré.
Arabe Lebbade.
Dékil.
Chemlan.
Bedjaïdé.
Mouladje.
Touémi.
Hesséini.
Evouedat.
Rebâ.
Khemede.
Abouteïse.
Dehahebé.
Mententié.
Feguré.
Mulhem.
Chemsi.
Eteyfat.
Demdjan.
Medjebel.
Ebelrous.
Awāde.
Mécheté.
Mehrede.
Teyayerié.
Mareikhat.
Mechechede.
Djebbar.
Ewouemer.
Douéhy.
Hemamedé.
Guédébé.
Hedjadjé.
Hesséné.
Mézéide.
Zady.
Guéressé.
Khéressé.
Messelikh.
Heteymi.
Beddal.
Seummeledje.
Edian.
Feguéré.
Séguéré.
Krémaélé.
Euburé.
Souhaélé.
Fehédé.
Férédé.
Wehoube.
Beni Aly.
Aouf.
Beni Daher.

Guerban.
Douchan.
Bereyche.
Djeblan.
Sehebé.
Mesrouh.
Beni Salem.
Meteyr.
Abou Tereibich.
Ewazem.
Ehteim.
Meheyde.
Messarébé.
Harbé.
Méan.
Djéhénié.
Bely.
Hewelat.
Seleit.
Hedjadjé.
Gubeïn.
Fédan.
Djedéa.
Metchatéré.
Edjadjéré.
Serri.
Edjelan.
Ressalin.
Beyaché.
Dekeilan
Hassen.
Yd.
Soueidan.
Hemdan.
Djefel.
Melhoude.
Touwéré.
Hesseï.
Menassebé.
Redjelein.
Senoum.
Zebeïn.
Tereïche.
Medjahémé.
Kéraressé.
Melhed.
Belsan.
Douaméré.
Foueres.
Guérieban.
Demakhé.
Kereizi.
Henedis.
Arab Djerbé.
Arab Chenel.
Ruylan.
Tereÿhi.
Emerine.

J'ajouterai à cette liste quelques tribus

habitant le désert du Chamié, mais qui ne font point partie intégrante de la horde des Anazès.

Mewaly.
Hedeyfe.
Médehèche.
Gueyar.
Settinié.
Guéramété.
Setchen.
Hudidün.
Kenawouche.
Eleyssat.
Djeneydat.
Chevarat.
Gouelât.
Honeitat.
Hazen.
Ehteïm.
Edwan.
Beni Seukeur.
Serdié.
Zebn.
Djendel.
Meneyan.
Ghafel.
Emir.
Ghenyat.
Emour.
Méhbache.
Harbé.
Hédeil.
Erhabé.
Abounekté.
Medeyfé.
Beni Tchetiré.
Fedoul.
Touala.
Mesbah.
Arabe Mesfouh.
Erian.
Heteym el Belgha.
Djessour.

Toutes les tribus que je viens de passer en revue sont absolument indépendantes de la horde des Wehabis, composée comme celles-ci de peuplades errantes et belliqueuses. Que l'on imagine l'importance de

cette horde, qui domine aujourd'hui toute la péninsule de l'Arabie.

Traite du 4 Décembre. Une bande d'Arabes viennent se faire payer le droit accoutumé de passage, nommé khoué.

Marche huit heures et demie, direction Ouest, temps serein mais vif et froid, terrain parcouru en pâturages unis, halte à El-Djamouz.

A El-Djamouz, il y a plusieurs amas d'eau de pluie assez bonne qui nous servit à renouveler celle de nos outres. Nous avions laissé derrière nous le Wady-Hedjelan, où l'on trouve un lac que les chaleurs mettent à sec dès le mois de juin. Ce lac est situé à mi-chemin entre notre station et le Wady-Hedjelan, que nous dûmes dépasser le jour précédent en le laissant à droite. C'est une gorge étroite, bordée de petits tertres et de roches que l'on croirait entées les unes sur les autres par la main des hommes.

Non loin de Wady-Hedjelan, vers le Nord-Ouest, on voit la colline de Guida, couronnée par des pyramides de pierres amoncelées par les Arabes pour leur servir de repères.

Le soir, une vingtaine d'Anazès vinrent à la caravane se faire payer le droit accou-

tumé de passage nommé khoué (1). Parmi eux se trouvaient Mohammed-Kharif, Ebn-Gubeïn et El-Douchy, tous deux cousins germains et chefs de la puissante tribu des Fédans, jouissant, d'ailleurs, d'une très grande considération parmi les Bédouins. Après avoir fait compte avec Mansour et reçu la somme qui leur revenait, ils demandaient en sus cent sequins d'Egypte pour la taxe particulière du takthréwan, qui avait éveillé leur cupidité; mais il me fut aisé de juger, par leur facilité à en venir à un accomodement honnête, combien cette cupidité est moins tenace et dangereuse chez les Arabes que chez les Kurdes de la Mésopotamie, dont j'ai éprouvé plus d'une fois l'inflexible et odieuse exigence. En effet, moyennant trente piastres et deux abas qui leur furent accordées, toutes les difficultés s'aplanirent et je me vis hors d'embarras.

Parmi cette bande d'Arabes se trouvait le

(1) C'est trois quarts de piastre par charge, indépendamment des présents que l'on fait aux chefs en café, habillements, tabac, etc. Le khoué est perçu six fois de suite par autant de tribus différentes appartenant à la horde des Anazès. Ces tribus sont celles des Fedans, des Djadjérés, des Moustaférés, des Mulhem, des Messalik et des Ouled-Aly, qui ont pour chefs respectifs Mohammed-el-Gubeïn, Ebn-Hercïmès, Ebn-Teïf, El-Muhenné, El-Rady, Fendij et Teyar.

katib ou chapelain du prince des Wehabis, personnage grave et impertinent qui, quoique attaché au chef d'une secte ennemie des Anazès, n'en est pas moins vénéré par ceux-ci à cause de son prétendu savoir et de ses saintes pratiques. Il est presque toujours en courses, et va de tribu en tribu édifier la jeunesse bédouine par ses discours instructifs, jugeant souvent en dernier ressort des démèlés domestiques du désert. Quelques minutes après le coucher du soleil, ce katib se mit en oraisons et récita ensuite à haute voix divers versets du Koran; mais je remarquai que nos Ergueils affectèrent d'être occupés à panser leurs chameaux et à refaire les charges, afin de ne pas prier avec lui.

Traite du 5 Décembre. Renseignements sur les chevaux arabes.

Marche sept heures et demie. Temps superbe, mais froid. Direction Ouest d'abord, puis Nord-Ouest. Terrain parcouru assez uni; à droite et à gauche de petites collines. Halte à Wady-el-Djebabe.

Les lièvres abondent dans le désert, ils sont très bons à manger; il s'en leva plus de vingt pendant la marche. On lâcha dessus un faucon et un chien courant, que

j'avais acheté d'un Anazé, mais ils ne purent les atteindre. Les Ergueils, plus adroits, en tuèrent plusieurs à coups de bâton.

Vers midi, nous vîmes rétrograder nos vedettes, qui nous annoncèrent l'apparition d'une bande de Ghrazous, parmi lesquels ils avaient cru distinguer le fameux El-Hudje, nègre gigantesque, capitaine de la garde du chef des Wehabis. Cet avis répandit en un instant l'alerte dans la caravane. Chacun se prépara au combat, les drapeaux furent déployés, les mèches des fusils allumées. Tous les cavaliers, armés de leurs lances, se rangèrent en ordre de bataille, et le désert retentit des chants de guerre, dits héroubié. Cependant les bandits, étant en petit nombre, n'osèrent pas attaquer et prirent la fuite. Tout rentra bientôt dans la première tranquillité.

Je viens de parler des vedettes, il faut que je fasse connaître ce qu'ils sont. On les dit originaires du Chamiè même, ils en connaissent les moindres endroits, ce sont les pilotes de la terre ferme. Aussi les Ergueils ne peuvent-ils s'en passer; ils les prennent à gages pour marcher en avant des caravanes et les conduire par des chemins sûrs et suffisamment pourvus d'eau. Ces Arabes, nommés Delils, ont la vue perçante, ils montent des chameaux très agiles

que l'on appelle Nehhmani ou Deloul, et qui sont, je crois, des dromadaires ; d'ailleurs fidèles et dévoués à ceux qui les payent, ils leur font éviter souvent la rencontre onéreuse des percepteurs du droit de passage par d'habiles détours.

Des Anazès, amis de nos Ergueils, venus ce jour-là à la caravane, s'amusent à passer en revue mes chevaux. Un seul fixa leur attention et leur plut ; ils voulurent le monter pour l'essayer et je me prêtai volontiers à leur désir. Sa vitesse, sa docilité et la prestesse de ses mouvements, joints à ses formes élégantes, achevèrent de les enchanter. Ils s'offrirent à l'acheter, mais, comme je n'avais guère envie de m'en défaire, j'éludai adroitement la proposition et leur demandai s'ils avaient une belle jument à me vendre. « — Jusqu'à quelle somme en donneriez-vous? » « — Mille piastres », dis-je. Ils se mirent à rire et m'assurèrent qu'à moins de trois mille je ne pourrais jamais m'en procurer une telle que je la désirais.

Au reste, tout le monde connaît l'extrême attachement des Arabes pour leurs juments. Ils les aiment à l'égal de leurs femmes. Il n'en est peut-être pas un seul qui ne fasse coucher la sienne sous sa tente, au milieu de sa famille, et ne lui prodigue des soins aussi empressés qu'à un de ses enfants.

Les Arabes sont, de toutes les nations du monde, celle qui possède les plus beaux chevaux, qui en fait le plus de cas, et sait le mieux les dresser. C'est au milieu de leurs déserts qu'il faut se transporter pour juger de l'excellence des races, apprendre à les distinguer et pouvoir les apprécier à leur juste valeur. Aussi, de tout temps, les princes persans et indiens se sont-ils plu à multiplier ces races dans les pays de leur domination et, depuis quelques années, ceux de l'Europe ont pris le même goût et donnent partout des ordres pour s'en procurer des plus renommées.

Les chevaux arabes sont, en général, délicats, mais capables de supporter les fatigues de longues marches, bien proportionnés, sveltes, vifs, d'une légèreté surprenante à la course, ayant d'ailleurs fort peu de ventre, de petites oreilles et la queue courte. Telles sont les marques distinctives auxquelles on peut les reconnaître. On les trouve presque toujours exempts de vices et d'un naturel si doux qu'ils se laissent panser par les femmes et les enfants et errent tranquillement dans les plaines, confondus avec le reste des bestiaux. Aussi ne sont-ils montés la plupart du temps qu'à poil et conduits par un simple licou. Du reste, ils résistent à la soif et sont ordinairement nourris avec du lait de chamelle. J'ajoute-

rai qu'on ne leur donne qu'une très modique ration et qu'ils n'ont pas besoin d'être ferrés, attendu que le désert n'offre guère de terrains pierreux.

Voici maintenant les conditions requises pour qu'un cheval soit parfaitement beau. Le col arqué, les oreilles droites, se touchant presque par les bouts, la tête petite, mais allongée, les yeux gros et arrondis, les ganaches larges, le museau effilé, les naseaux bien fendus, le ventre peu évasé, les jambes fines, les paturons courts, l'ongle large et dur, la poitrine large, la croupe étroite. Les Anazès énoncent ainsi ces deux dernières qualités : « Conservez et aimez, disent-ils, le cheval qui a une poitrine de lion et une croupe de loup. » Pour les juments, ils exigent que la croupe soit plus large et un peu relevée.

Au reste, pourvu que le cheval réunisse les trois beautés de la tête, du col et de la croupe, les Arabes le considèrent comme parfait. C'est ce qu'Horace a très laconiquement exprimé dans ce vers :

Pulchræ clunes, breve quod caput, ardua cervix.

Mais il faut aussi qu'il soit jeune pour s'attirer leur préférence.

Parmi les marques d'un cheval, il en est

plusieurs, telles que la double étoile au front, les épis aux hanches, les taches noires sur les boulets, etc., que les Arabes regardent comme disgracieuses et qui rabaissent beaucoup son prix. On sait, en outre, qu'ils ont coutume de conserver précieusement la généalogie des différentes races, dont ils dressent des certificats pour en constater la noblesse ou l'ancienneté. Voici un modèle de ces certificats, que je me suis procuré, et qui pourra intéresser la curiosité des lecteurs :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux dont nous attendons toute assistance et secours. Le prophète a dit : « Que mon peuple ne se rassemble jamais pour commettre l'iniquité.

« Voici l'objet de cet écrit authentique : « Nous (soussignés) déclarons devant le Dieu suprême, certifions et attestons en jurant par notre sort et nos ceintures, que la jument baie, marquée d'une étoile blanche au front, et dont un pied de l'arrière-main et un pied de l'avant-main sont blancs, descend d'aïeux nobles par trois filiations directes et successives, qu'elle est véritablement née d'une cavale Keglaworui du Nedjed et d'un étalon de la race des Choueiman-el-Sabbah, et qu'elle réunit les qualités de ces juments dont parle le prophète, lorsqu'il dit : « Leurs seins sont des tré-

sors et leur dos un siège d'honneur. »

« Appuyés du témoignage de nos prédécesseurs, nous répétons que la jument en question est d'une origine aussi pure que le lait, attestant de plus, par le même serment, qu'elle est renommée pour sa légèreté et sa vitesse à la course, capable de supporter patiemment la soif et accoutumée aux fatigues des longues marches ; en foi de quoi nous avons délivré le présent certificat d'après ce que nous avons vu et su par nous-mêmes, Dieu étant le meilleur des témoins... » (Suivent les noms des attestataires).

Les Arabes, amateurs passionnés des chevaux, ont divers traités sur la manière de les élever et de les soigner dans les maladies auxquelles ils sont sujets. Le plus connu est celui qui a pour titre : « Principes d'équitation et de la science vétérinaire », ouvrage qu'ils attribuent à Aly, gendre de Mahomet, et que je me suis procuré à Alep. Je compte le traduire en français, si mes occupations me le permettent, avant la fin du premier semestre de l'année prochaine.

En attendant, je ne crois pas pouvoir mieux déterminer cet article qu'en insérant ici la liste des races les plus renommées des chevaux du désert.

1 Kuheil.	10 Eubeyan.
2 Djelfy.	11 Ribdan.
3 Seydi.	12 Féridjan.
4 Menâkzi.	13 Hebdan.
5 Seglawoui.	14 Toéyssan.
6 Deydjan.	15 Wednan.
7 Hemdani.	16 Choueiman el Sebbab.
8 Richan.	17 Mecheref.
9 Soueyty.	18 Abou Ergoubé.

Traite du 6 Décembre.

Marche huit heures et demie. Direction Nord-Ouest d'abord, puis Nord-Nord-Ouest ensuite, tout à fait au Nord. Terrain parcouru uni, plein de fougères sèches, offrant des traces de campements arabes. — Temps nébuleux, mais agréable. — Halte au vallon d'El-Gaïm où l'on trouve, en hiver, des flaques d'eau de pluie.

Les Arabes tuèrent, pendant la marche, plusieurs serpents d'une grosseur énorme, et que je crois être venimeux. Nous savons, du reste, que cette sorte de reptiles abonde en Arabie.

Chemin faisant, nous laissâmes à gauche la montagne de Gour-el-Estaf et celle de Battik, située à peu près sur la même ligne. Vis-à-vis cette dernière, à l'orient, proche

du fleuve, se voient les deux tertres blanchâtres de Hédeyat.

L'endroit que nous occupions ce jour-là me paraissait d'autant plus agréable qu'au coup-d'œil pittoresque, il joignait l'abondance des eaux. C'est un très joli vallon qui s'étend jusqu'au fleuve et se termine à un amas de ruines nommées El-Gaïm, où l'on voit encore debout un minaret et des masures de peu d'importance.

Traite du 7 Décembre. Cours de l'Euphrate depuis Cheik-Djabeur jusqu'a Korna. Notice sur différents lieux qui sont sur ses bords, entre Ana et Hite.

Marche quatre heures et demie. Direction Nord-Ouest d'abord, puis Nord. Terrain parcouru inégal et coupé par de petites collines nommées Maneyat. Halte à Cheik-Djabeur, proche de l'Euphrate.

Cheik-Djabeur, vieille masure bâtie en briques, est le tombeau d'un fameux brigand de ce nom qui, par son courage et ses crimes, se rendit redoutable aux Arabes et a laissé parmi eux la réputation d'un grand guerrier. On voit de plus, au même endroit, quantité de ruines qui indiquent l'enceinte de quelque ancienne ville.

Nous nous étions encore rapprochés de

l'Euphrate dont nous buvions de nouveau l'eau délectable et pure. D'après mes observations sur le fleuve, depuis Cheik-Djabeur et même quelques lieues au-dessus, jusqu'à Ana, que nous avions laissé derrière nous, il coule à peu près de l'Ouest à l'Est, puis s'inclinant tout à coup, il descend vers le Sud-Est pour venir à Djubbé et à Hite et continuer sa marche sinueuse, par des directions variées, jusqu'à Korna où il se réunit au Tigre son rival.

Ana, située sur la rive droite de l'Euphrate, est vraisemblablement une très ancienne ville, puisque le prophète Isaïe en parle comme d'un endroit où avaient régné des rois, mais qui, de son temps, n'offrait plus que les tristes souvenirs d'une grandeur passée. Elle est à 35 lieues, à peu près, au-dessus de Hite et dans la latitude de 33°23'. On peut dire qu'elle ne consiste qu'en une seule rue d'une longueur interminable, bordée de maisons et de chaumières entremêlées de jolis jardins. Son sol, fertile en grains, en fruits, en huile et en coton, nourrit beaucoup de bétail. Les caravanes s'y rendent souvent pour traverser le fleuve, comme à Hite, sur de petites barques enduites de goudron. De même que cette dernière place, Ana est sous la dépendance du pacha de Bagdad qui en tire des revenus considérables et d'excellentes ju-

ments. Ses habitants sont actifs et industrieux. Outre les travaux des champs, ils se livrent aussi au commerce, et fabriquent diverses sortes d'étoffes de coton et de laine, mais moins courageux et moins braves que les Hitiens, ils ne peuvent lutter contre les Wehabis, et ont vu à diverses reprises leurs maisons saccagées et leurs moissons enlevées par ces impitoyables brigands.

Sur la rive gauche. vis-à-vis de l'extrémité supérieure d'Ana, se trouve Rawa, endroit populeux qui en dépend, et où l'on voit de belles cultures de blé, d'orge et de coton.

La petite île de Kérabilé est à une lieue un quart au-dessus d'Ana. On y compte une soixantaine de familles agricoles qui savent tirer de leur position tout l'avantage possible.

Plus haut, à une distance de deux lieues, est un amas de ruines, nommées El-Méchéhede, qui s'étendent sur le bord occidental et indiquent l'emplacement de quelque ancienne cité.

Comme les différents lieux qui se trouvent sur les deux rives de l'Euphrate, depuis Ana jusqu'à Hite, ou du moins jusqu'à l'île de Djubbé, ne sont marqués sur aucune carte, je vais en faire ici l'énumération succincte :

1° El-Hubéïn, gros village sur la rive orientale, à trois lieues d'Ana ;

2° El-Meadide, autre village du même côté, à trois lieues et demie du précédent ;

3° Habibe-el-Medjare, du même côté, petit fort sur une éminence. Les Arabes prétendent qu'il a été construit par Nemrod ;

4° Hédité, jolie petite île, à six lieues dudit fort, fertile en grains et en dattes ;

5° Beni-Daher, village composé d'une centaine de famille de laboureurs Arabes, situé à six lieues de Hédité, sur la rive gauche ;

6° L'île d'Aloûs, presque aussi fertile et peuplée que celle de Djubbé, est entre cette dernière et Beni-Daher.

Traite du 8 Décembre. Djubat, la forêt d'El Zour.

Marche sept heures et demie. Direction presque parallèle au cours de l'Euphrate. Terrain parcouru, d'abord assez égal et d'un sable ferme, puis bas, spongieux, couvert de buissons et crevassé par le séjour que les eaux du fleuve y font quand il déborde. Halte au-delà du tertre de Medkouk.

Au commencement de la marche, les deux caravanes d'Alep et de Damas qui, jusqu'à ce jour, avaient cheminé ensemble, se séparèrent, prenant chacune une direc-

tion différente : la dernière marcha droit au couchant, la nôtre se porta vers Medkouk, tertre isolé et très haut qu'elle dépassa d'une demi-heure pour camper en face de la montagne de Kessourié.

Chemin faïsant, nous passâmes à côté de Djubat, petite savane toute plantée de genévriers qui s'étend sur le bord de l'Euphrate et où campent ordinairement les tribus Anazéennes quand elles se rapprochent de ce fleuve. Vis-à-vis, sur la rive opposée, se voit la montagne d'Erdi à l'extrémité de laquelle se trouve une espèce de coupole qu'on me dit être le tombeau du célèbre Nasser-el-Muhenné-Ebn-Djâchem, placé par les Arabes au nombre de leurs saints oracles.

De Guerbat commence l'immense forêt d'El-Zour qui, en s'étendant le loug des deux rives de l'Euphrate, se termine à quelques lieues au-dessous de Bir ou Biredjek (1). C'est la demeure d'une foule de tribus agricoles qui vivent dans une parfaite indépendance sous ces ombrages séculaires. On y trouve beaucoup de gibier et quelques animaux féroces comme des lions et des hyènes, etc.

---

(1) Ce qui lui donne une étendue d'environ quatre-vingt-dix lieues en longueur. Les arbres qui y croissent sont le saule, le genévrier, le tamarin et le chêne.

Les peuples du Djéziré, ceux d'Ana, de Hite, et des autres villes riveraines en tirent le bois nécessaire aux usages de la vie et n'ont besoin pour cela que d'envoyer sur place des travailleurs qui, après l'avoir coupé, l'abandonnent au courant du fleuve dont les eaux le charrient avec une rapidité étonnante quand elles sont dans leur crue.

Traite du 9 Décembre. El Méchédé.

Marche huit heures. Direction Nord-Ouest d'abord, puis Nord, ensuite tout à fait Ouest. Temps froid. Terrain inégal, parsemé de cailloux. Halte sur le bord du ravin dit Wady-el-Souabe.

Le ravin d'El-Souabe est immense et rempli de petites mares d'eau de pluie qui servirent à remplir nos outres vidées depuis la veille. Il se prolonge du Sud-Ouest au Nord-Est et aboutit à l'Euphrate tout près de Sahélié, vieux bâtiment situé sur une éminence.

Avant de nous enfoncer dans le désert, abandonnant définitivement l'Euphrate, que la caravane laissait déjà, ce jour-là, à une grande distance derrière elle, il me semble nécessaire d'indiquer sommaire-

ment les lieux les plus remarquables qui se trouvent sur les rives du fleuve ainsi que ceux qui l'avoisinent à partir de El-Deïr jusqu'à Cheik-Djabeur, où nous l'avions presque côtoyé pour la dernière fois. Je dirai ensuite quels sont ses détours au-dessus de cette dernière position, et ferai connaître à quels endroits on peut le passer à gué, et dans quelle saison de l'année la chose devient praticable.

Peu au-dessous de Sahélié, part la montagne de Nessourié dont j'ai déjà parlé. Elle est très boisée et abondante en gibier. On y trouve surtout diverses sortes d'oiseaux de proie que les Arabes dénichent tout jeunes dans le creux des roches et qu'ils vont vendre à Alep ou à Damas ou on les dresse pour la chasse.

Presque à l'opposite de Sahélié, en Mésopotamie, on remarque la grosse bourgade de Bessayré, aussi populeuse que Hite et située dans l'angle que forme le Kabour qui se décharge en cet endroit dans l'Euphrate. Les bords de cette rivière sont occupés par pluseiurs tribus arabes, toutes agricoles et vivant dans l'abondance des biens de la terre qu'elles cultivent sous cet heureux climat.

Le Chériet-el-Mulhem est une courbure que forme l'Euphrate deux lieucs plus haut que Bessayré et où demeure habituelle-

ment une branche de la tribu des Abou-Chehlan.

A trois lieues environ au-dessus de cet endroit, se voit El-Mechéhédé (1), vieille bâtisse inhabitée que les Arabes disent avoir été sous le règne des Kalifes, l'ermitage de leurs saints anachorètes.

El-Rahébé est situé entre le Cheivet-el-Mulhem et El-Mechéhédé, à trois quarts de lieue de l'Euphrate. C'est un édifice régulièrement bâti, qui a l'apparence d'une ancienne place d'armes, où l'on trouve de très beaux monuments de l'architecture arabe. Ses murs sont encore sur pied et ne présentent qu'une seule entrée. Quelques familles arabes l'habitent aujourd'hui et y ont une teinturerie d'indigo achalandée par les habitants du désert qui viennent y faire teindre leurs laines et leurs toiles.

El-Deïr, situé à dix-sept lieues au-dessus de Mechéhédé, sur la rive droite du fleuve, est un endroit très populeux, fréquenté continuellement par les nations du Djeziré et du Chamié qui viennent y acheter des

(1) C'est le troisième endroit de ce nom sur les bords de l'Euphrate. Je ferai observer que les Arabes donnent ce nom aux lieux où sont ensevelis leurs saints, morts pour le bien de la religion. Mechéhédé étant dérivé de Chebide — Chéhadé, martyre.

munitions de tout genre. Les géographes placent à cet endroit l'ancienne Thapsus où Alexandre, à son retour d'Egypte força le passage de l'Euphrate, pour aller livrer à Darius la fameuse bataille d'Arbelles.

Presque vis-à-vis de Deïr, sur l'autre rive, est le Galaat-el-Efadébé, vieux château tombant en ruines et inhabité. De cet endroit, il y a une route directe qui mène à Orfa.

Des environs de Deïr, part et se prolonge vers l'Ouest la grande chaîne de hautes montagnes d'El-Becheri, toute couverte de cette espèce d'arbres qui produit le mastic et un petit fruit nommé, par les Arabes, Betoum, dont on extrait d'assez bonne huile. On trouve encore dans ces montagnes beaucoup d'autruches, des hyènes et diverses sortes d'oiseaux. Un peu au-dessous de la pointe par laquelle elles se terminent, au milieu d'une plaine unie et argileuse, se voient les Guessour-el-Ekheweïn (palais des deux frères), deux édifices d'une structure singulière que les caravanes laissent d'ordinaire sur la droite et que je fus visiter ensuite, comme je le dirai plus bas.

Dans les montagnes d'El-Becheri, sur la route qui mène de Deïr aux Guessour-el-Ekheweïn, on m'a dit qu'il existe un immense réservoir nommé Dabbié, creusé

dans le roc, où les eaux du ciel se rassemblent en hiver.

Revenons maintenant à l'Euphrate. De Biredjek, situé à trente-cinq lieues Nord-Est d'Alep, ce fleuve (sans avoir égard à ses petites sinuosités qui sont innombrables), coule à peu près au Sud-Sud-Ouest, jusqu'au territoire des Arabes Fehel où on le voit former un grand coude en se détournant tout à coup vers le Sud-Est. Il conserve cette dernière direction sur un trajet de quarante lieues, mais à Deïr, il la change encore pour se tourner au Sud vers Cheik-Djabeur où il commence, comme je l'ai dit plus haut, à prendre, de distance en distance, des directions variées.

Les eaux de l'Euphrate commencent à s'enfler dès les premiers jours de novembre et croissent progressivement jusqu'au 25 ou 30 mars qui est la dernière période de leur inondation. Puis on les voit se retirer lentement et rentrer dans leurs limites naturelles vers la fin de mai. Quand elles sont basses, on peut les passer à gué dans différents endroits :

1° A douze lieues au-dessous de Hite, vis-à-vis de Guebour-el-Ebdan ;

2° A quatre lieues plus haut que Hite, dans une petite anse nommée Guehguéhié ;

3° A Wady-el-Kassem, à une demi-lieue au Nord d'Ana ;

4° A Deïr;

5° A quelques lieues plus haut que Deïr, chez les Arabes Beggaras.

Traite du 11 décembre. Le Chamié.

Marche neuf heures. Direction, d'abord Nord-Ouest, puis Ouest, ensuite encore Nord-Ouest. Terrain parcouru montueux et couvert d'absinthe. Halte au-delà du Djerb-el-Guenem, sur un sol pelé et aride.

Le Djerb-el-Guenem, que nous laissâmes dernière nous, est un puits d'eau amère ou campent ordinairement les Arabes pour y abreuver leurs bestiaux. Il se trouve situé à plus de quinze lieues de l'Euphrate, et quand les caravanes y arrivent, elles sont alors à la plus grande distance dont elles osent jamais s'écarter du fleuve. Il faut remarquer, d'ailleurs. qu'en passant par cet endroit, il est rare qu'elles ne fassent pas de mauvaises rencontres ou tout au moins qu'elles n'éprouvent quelque chaude alarme. Nous n'en fûmes pas exempts nous-mêmes, puisque une demi-heure avant de l'aborder, un Bédouin à pied, presque nu et tout brûlé par le soleil, se présenta pour nous avertir qu'une bande de Djelas informée de notre marche s'était mise en em-

buscade à quelques lieues de là pour nous attaquer à l'improviste.

Cet avis nous fut salutaire, et nous nous mîmes sur nos gardes. Effectivement, un instant après nous aperçûmes de loin les bandits qui s'apprêtaient à fondre sur nos avant-postes, mais nous leur fîmes si bonne mine qu'ils furent déconcertés et n'eurent point le courage de s'approcher. Il y en eut une vingtaine seulement qui vinrent à la caravane pour demander du tabac et des dattes. La prudence exigeait de ne pas les rebuter, et il ne nous en coûta pas beaucoup de les contenter, de manière qu'ils se sont retirés en amis.

Aussitôt après avoir passé le Djerb-el-Guenem, nous tombâmes dans uu chemin battu, fréquenté par les Arabes, qui conduit à Taïbé et Sokné, deux bourgades du désert dont il sera bientôt fait mention.

C'est à Djerb-el-Guenem que le désert se montre dans toute sa nudité sauvage! Qu'on se figure des plaines immenses où la vue, bornée par un horizon toujours embrumé, cherche en vain quelque objet qui la distraie. Une surface uniforme et grisâtre, des solitudes effrayantes et arides où la nature semble avoir trouvé son tombeau. Un silence éternel règne dans cet affreux pays du Chamié, où on ne voit guère ni quadrupèdes ni oiseaux. Il m'est arrivé

souvent de monter sur des hauteurs et de regarder la perspective désolante qui se déroulait à mes pieds. La caravane ne paraissait que comme un point dans cet océan de sable, et je me suis convaincu que seuls les Arabes peuvent s'accoutumer à vivre dans cette ingrate contrée.

Traitedu 12 Décembre. Le Wady el Mia, les Anazès.

Marche huit heures. Direction Ouest-Nord-Ouest. Terrain parcouru plat, souvent salé, tantôt couvert d'un minéral blanc qui m'a paru être du talc, tantôt revêtu d'une couche gélatineuse molle et blanchâtre. Halte près de quelques puits d'eau amère nommés El-Djehar.

Le petit ravin dit Wady-el-Mia se présente d'abord sur le passage. Nous aperçûmes ensuite dans le lointain, à droite et à gauche de la route, quelques habitations d'Arabes Anazés dont les troupeaux entouraient un des puits dont nous venons de parler. Plusieurs d'entre eux accoururent sur les hauteurs pour nous voir défiler. Ils étaient nus, décharnés et difformes. La chaleur du climat leur avait tanné la peau, on les aurait pris pour des momies ambulantes. Leur chef Ebn-el-Hereimis, qui a sa part aux droits que paient les caravanes,

vint aussitôt après à notre campement pour recevoir de Mansour un présent de 500 piastres, quelques abas, du café, des dattes, etc.

Les Ergueils m'ont dit que cette croûte singulière dont j'ai parlé se forme par la combinaison du suc de certains végétaux avec une terre glaiseuse quand elle est humide, et que les Arabes du désert la recueillent soigneusement pour aller la vendre dans les villes où on l'emploie à la teinture des toiles. Je ne sais s'il faut ajouter foi à ce rapport, mais je présume que c'est une substance végétale.

Traite du 13 Décembre. Les Montagnes de Taïbé.

Marche neuf heures. Direction Nord-Ouest. Terrain parcouru plat et couvert de broussailles. Halte au milieu du désert.

A mi-chemin, nous croisâmes le sentier qui mène de Sokné à Deïr, ayant en face dans le lointain trois montagnes blanchâtres dont deux, qui se touchent presque, sont celles de Taïbé, l'autre un peu à l'Ouest est celle de Sokné. La chaîne d'El-Becheri restait à droite à une distance d'à peu près quatre lieues.

Un messagerexpédié de Bagdad à Alep, nous atteignit ce jour-là et me remit des

lettres de divers amis de cette ville. Il était parti depuis huit jours seulement.

Traite du 14 Décembre. Guessour-el-Ekheweïn.

Marche neuf heures et demie. Temps brumeux. Direction Nord-Ouest Terrain parcouru inégal, souvent semé de cailloux, d'autres fois couvert de bons pâturages offrant des vestiges d'une ancienne population. Halte devant Taïbé au milieu de monticules.

Nous marchâmes ce jour-là dans une plaine superbe, entre deux chaînes de montagnes presque parallèles et distantes d'environ huit lieues l'une de l'autre : la Becheri étant à droite et la Douetche à gauche. La longueur de cette dernière, dont l'extrémité supérieure touche à Sokné, doit être de seize ou dix-sept lieues, la Sokné paraît de même longueur.

Vers midi, nous longeâmes un amas de ruines, nommées El-Mendémé, qui paraissent être un ancien fort ; à côté, je remarquai des pierres circulaires, vestiges d'anciens moulins. Un peu au-delà de cet endroit, nous traversâmes un aqueduc bâti de grosses pierres de taille, puis, un quart d'heure après, un second conduit du même genre, tous deux venant de Guessour-el-

Page 146.

VUE INTÉRIEURE DES RUINES DU GRAND KARS-EL-EKÉWEIN
[Dessin de O'Collaghan, d'après un lavis de Rousseau.]

Ekhéweïn dont j'ai déjà parlé et que nous apercevions au Nord dans le lointain. Le premier aqueduc se dirige droit au Midi et aboutit à deux autres édifices que je ne pus bien distinguer à cause des inégalités du terrain. Le second va au Sud-Ouest et se perd dans les hauteurs de la Douetche où l'on m'a dit qu'il existait autrefois de superbes jardins.

L'aspect des Guessour-el-Ekheweïn excita ma curiosité, car ces édifices paraissent remonter à une haute antiquité. Je fis part à Mansour de l'envie extrême que j'avais d'aller visiter au moins ceux de la droite qui étaient plus proches, mais il me fit observer qu'il se faisait déjà tard et que la prudence ne permettait pas d'y aller sans prendre des précautions pour ma sûreté, attendu que c'étaient des lieux très fréquentés par les Ghazous. Il me promit pourtant de m'y conduire le lendemain sous l'escorte de quelques fusiliers.

En attendant, voici ce que ceux de nos Arabes qui avaient vu les Guessour-el-Ekheweïn me contèrent sur ces édifices, d'après les traditions orales du pays. Le nom qu'ils portent leur vient de ce qu'ils ont été bâtis par deux frères jumeaux d'une naissance illustre, qui, après avoir embrassé la religion musulmane vinrent s'établir dans ces lieux, afin de s'isoler du reste des

Arabes du désert qui, sous les premiers Kalifes, n'avaient pas encore abjuré l'idolâtrie. A force d'assiduité et de travail, ils parvinrent à vaincre la stérilité d'un sol ingrat et le transformèrent, avec le temps, en un endroit délicieux, où l'on trouvait réunis l'abondance des fruits de la terre, l'abondance des eaux, un climat agréable et des sites champêtres. Mais ces beaux paysages, ces retraites tranquilles et fortunées n'existent plus aujourd'hui; l'insouciance, ou plutôt les habitudes destructives d'un peuple errant qui ne connut jamais les bienfaits de la nature, ni les ressources de l'industrie, les ont fait disparaître à la longue; il n'en reste plus que le souvenir.

On me parla d'une inscription en arabe vulgaire qu'on lit sur une arcade du plus grand de ces bâtiments et qui signifie : « Nous autres, ô postérité, nous avons rempli ce palais de raisins et de figues, mais toi tu ne les rempliras que de fiente de chameau et d'objets de destruction. »

Traite du 15 Décembre. Description de Guessour-el-Ekheweïn et de Taïbé.

Marche deux heures et demie. Temps pluvieux. Même direction que la veille.

Terrain parcouru glaiseux, bordé par des collines et des ruines. Halte à Taïbé.

Avant de m'occuper de Taïbé, je vais parler de Guessour-el-Ekheweïn que je visitai, à ma grande satisfaction, ce jour-là. Je me détachai de la caravane dès l'aube du jour par un temps agréable, accompagné de quatre domestiques de Mansour armés et de douze fusiliers à pied. Nous marchâmes à l'Est à travers les collines et des terres molles couvertes de pierres brutes et de débris, en moins d'une heure nous arrivâmes sur les lieux.

Au milieu d'une vaste plaine s'élèvent deux bâtiments antiques de dimension inégale et de forme carrée, ayant leurs façades tournées vers les quatre points cardinaux. Ils sont bâtis de pierre de taille (1) et espacés d'environ dix pas. Les murs du plus grand ont deux cents pieds de longueur et environ vingt de hauteur. Chacun est flanqué de neuf tours rondes également distantes l'une de l'autre et surmontées de dômes. Presque la moitié de celui qui regarde l'Orient est abattu ainsi qu'une petite portion de son voisin du côté du Nord, y

(1) Elles sont peu dures, rougeâtres, bien équarries et parfaitement ajustées ensemble avec une espèce de ciment dont je n'ai pu reconnaître la composition.

compris l'encoignure qu'ils forment ensemble. Les deux autres sont moins endommagés, il n'y a qu'une petite partie de leur revêtement extérieur qui se soit écroulée. Au milieu de chaque façade se voit une porte dont une seule, celle de l'Orient, est ouverte. Les trois autres sont murées et paraissent l'avoir été de tous temps.

Son intérieur (je parle toujours du grand Gasr (1) m'a offert les ruines d'une architecture solide et hardie dans sa simplicité. En haut, tout le long des murs du côté de l'enceinte, règne un terre-plein défendu du côté de la campagne par un parapet médiocrement élevé. Les tours ont aussi leur terre-plein et leur parapet et ressemblent assez à des guérites d'observation. Au centre de la place se voit une arcade soutenue par deux piliers carrés, au-dessus de laquelle j'ai lu une inscription en caractères arabes, à demi-effacée, et dont voici la traduction : « L'habitation heureuse de Sahide, fils de Djemal-el-Dine. » Et quelques pas plus loin, vis-à-vis de cette arcade, est une espèce de cave couverte d'une large voûte affaissée par le temps et qui paraît avoir été un réservoir d'eau. A gauche de l'entrée par la porte, on remarque

(1) Gasr. Palais, pluriel Guessour.

les restes d'un corps de logis dont plusieurs arcades sont encore debout. Elles reposent sur des piliers carrés et forment d'un côté deux rangées parallèles à la façade orientale, de l'autre une seule rangée parallèle à la façade du Midi Un peu au-delà du dernier pilier et sur le même alignement est un autre pilier isolé, présentant à son sommet une inscription coufique que je ne pus bien distinguer d'abord à cause de la hauteur où elle se trouvait placée, mais qu'il m'a été aisé de déchiffrer ensuite puisque j'ai eu le soin de faire enlever, par les Arabes, la pierre même où elle est gravée

Traduction. « Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; il est seul, sans compagnon, Mahommed est son prophète. Cette ville à été bâtie par ordre d'Abdullah Hécham, prince des croyants. C'est un des monuments qu'ont élevé les habitants de Homs, par la main de Suleiman, fils d'Obéide en l'an dix. »

Quand au second Gasr, il est moitié plus petit que le précédent c'est-à-dire qu'il à cent pas en carré, ses murs étant larges et hauts à proportion. Il est placé de manière que la porte (il n'en a qu'une seule et elle regarde le couchant) se trouve exactement en face de celle de l'autre bâtiment. Au-dessus de cette porte, à l'intérieur, se re-

marque une inscription arabe en caractères rouges, à moitié effacée et que je ne pus déchiffrer. A chaque angle du bâtiment, il y a une tour ronde et au milieu de chaque façade, deux tours également rondes et jointes ensemble. A l'intérieur à l'Est au Nord et au Sud on voit des pièces voûtées, tombant en ruines et qui paraissent avoir été à double étage. J'y ai remaqué en outre deux constructions qui m'ont paru être des tombeaux. Ce Gasr, se ressent moins que l'autre des ravages du temps. C'est inutilement qne j'ai cherché l'inscripton dont on m'avait parlé et que j'ai rapportée plus haut.

Entre les deux Gasr et proche des portes, subsiste encore un minaret tronqué, de forme carrée entouré de débris qui l'encombrent, J'aurais voulu rester plus longtemps en cet endroit pour mesurer les dimensions des arcades et des voûtes, chercher de nouvelles inscriptions et tâcher de lever un plan des ruines. Mais Mansour craignant sans doute quelque surprise fâcheuse me pressa si vivement que je dus céder. Tout ce que je pus faire, fut de crayonner à la hâte et malgré la pluie qui commençait à tomher, les façades septentrionales des deux Gasr ainsi que la vue de l'intérieur du plus grand.

Revenons à l'aqueduc déjà mentionné.

D'abord je n'en ai pas retrouvé les traces au Guessour el Ekheweïn où je suppose qu'il est enseveli sous les ruines, mais j'ai su qu'il vient de Kowan où sont réunies plusieurs petites sources assez bonnes, parmi lesquelles il s'en trouve de minérales chaudes. Cet endroit est à quatre lieues au Nord des édifices en question. Nedomyat, autres sources thermales se trouvent dans la même direction, à quelques lieues au delà de Kowan.

L'inscription que porte la pierre enlevée au grand Gasr fait mention comme on l'a vu d'une ville qui doit avoir été considérable puisqu'elle fut bâtie par ordre d'un des plus fameux Kalifes de la monarchie Arabe. Je n'ai pourtant trouvé aux environs de Guessour el Ekweheïn aucun vestige qui en indiquât l'existence, ce qui me fait penser que la pierre en question a été apportée d'un autre endroit du désert, de Ressafà peut être, ville très connue et fondée par le même Hécham qui, selon les historiens Arabes y entretenait pour son propre usage quatre mille chevaux de race (1). Mais que penser de ces deux édifices isolés dont aucun géographe n'a fait

(1) Ebn Chehené prétend cependant que Ressafa est une ville très ancienne, bâtie par les Romains.

mention ? Seraient-ils réellement l'œuvre de ces deux frères dont j'ai rapporté la légende, ou bien des dépôts d'armes et de munitions établis par les Kalifes pour faciliter la traversée du désert? Ce qu'il y a de certain, c'est que ces constructions sont musulmanes, le minaret qu'on y voit encore debout en est une preuve convaincante. Du reste, malgré leur délabrement, ils n'ont pas le cachet d'une haute antiquité, tout au plus remontent-ils aux premiers siècles de l'Islamisme.

Jetons maintenant un coup d'œil sur Taïbé. La caravane que je rejoignis à dix heures du matin, comme elle était déjà en marche, y campa un moment après. Cet endroit, situé sur une haute colline (1), parsemée de grosses roches blanchâtres et de ruines, offre les traces d'une ancienne ville dont les débris ont servi aux Arabes pour construire leurs maisons. Mais je trouvai ces maisons entièrement désertes. Les habitants, inquiétés sans doute par les Wehabis les ont abandonnées pour aller s'établir à Sokné qui en est peu distant. Le minaret de l'ancienne Taïbé existe encore, il

(1) Cette montagne que nous laissons à gauche est ainsi nommée parce qu'slle paraît être dentelée comme une scie (Menchar signifie une scie en Arabe).

est de forme carrée et brisé par le haut. J'y ai trouvé, à la partie supérieure une inscription arabe non datée dont voici le sens.

« Que Dieu inspire aux bons et aux justes la pitié et la bienfaisance envers les pauvres et les misérables. »

En parcourant les ruines de Taïbé je m'arrêtai un moment à la porte qui est faite d'une seule pierre où je lus les noms de plusieurs voyageurs Européens qui y ont passé à diverses époques entre autres ceux-ci. Le chevalier de St-Lubin, 1756. William Robt. Digger. Latouche 1785 Har. Jones, etc. Quelle ne fut pas mon émotion en y rencontrant le nom de mon père !

Je me souvins qu'il était passé à cet endroit il y a 26 ans avec ma mère et moi qui n'avais alors que quatre ans. A l'exemple de ces voyageurs, j'écrivis mon nom sur la porte de Taïbé.

Les environs de Taïbé offrent de belles campagnes où l'on voit encore la trace des travaux agricoles des anciens habitants.

On y trouve une source minérale chaude et un puits qui, au grand étonnement des voyageurs, fournit une eau délicieuse d'où est venu le nom de Taïbé qui signifie en arabe, douce, agréable.

Je me souviens d'avoir lu dans Pedro della Valle, que de son temps Taïbé était

une bourgade très peuplée et si florissante que les caravanes du désert s'y rendaient journellement de tous côtés et que les marchands Européens d'Alep y entretenaient un facteur pour veiller sur leurs marchandises.

A trois heures O. S. O. de Taïbé se trouve Sokné déjà cité, et qui est peuplé d'Arabes agricultenrs que les brigands du désert respectent parce qu'ils sont en état de se défendre et leur fournissent d'ailleurs des provisions de bouche et des étoffes de laine.

Ces Arabes font aussi le métier de caravaniens et vont habituellement vendre à Alep. Damas. Hams, etc. la soude que produit abondamment leur territoire.

Le nom de Sokné (chaude), lui a été donné à cause d'une source minérale qui y coule et qui est la seule où puissent se désaltérer les habitants du pays, après l'avoir fait refroidir dans un canal qu'ils ont ménagé·

Route de Taïbé a Alep.

Marche cinq heures. Temps serein, mais humide et très froid. Direction N. O. Terrain parcouru inégal et plein de champs de réglisse.

La pluie qui avait commencé la veille se prolongea le jour suivant 16 décembre. Mais vers les dix heures du matin, le temps s'étant rasséréné, nous partîmes de Taïbé après avoit rempl[r] nos ou[t]res de son eau excellente.

Tout le long du trajet, nous suivîmes la chaîne des montagnes de Medjebeiré qui en se détachant de Taïbé restait à notre gauche à environ un mille, Elkowin et Nedayat dont j'ai déjà parlé, se trouvaient à droite, un peu vers le Sud. Nos pavillons furent dressés en un endroit absolument désert.

Le 17, marche dix heures et demie, temps sec extrêmement froid, direction N. N. O. terrain coupé par des chaînes de hauteurs, nous traversâmes le vallon dit Cheïb el Ressafa qui vient de la montagne de Menchar (1) et aboutit à une très ancienne ville dont il porte le nom. Je reviendrai tout à l'heure à Ressafa.

La montagne d'Abou Feyad s'étend au-dessus de la précédente et se trouve en face de celle de Teniet el Tyr, qui en est éloignée d'environ dix lieues. A midi, nous franchissons un second vallon aboutissant à cette dernière montagne qui lui donne son

(1) Elle se nomme Dahetche (riante), à cause de la blancheur des pierres qui la couvrent.

nom et tombons tout à coup dans un grand chemin dont les sentiers très distincts conduisent, à ce qu'on m'a dit, de Sokné et de Taïbé aux villages qui environnent Alep. A deux heures, nous aperçûmes au-desus de Menchar, Abou Dehour Essabieh et Kechabié trois autres montagnes presque contigües, Nous nous trouvions pour lors au pied d'une colline demi circulaire, environnée de petites buttes et composée de terre calcaire et de roches blanchâtres et tendres, nous la longeâmes pendant un quart d'heure, pour aboutir ensuite dans une belle plaine, où malgré l'âpreté de la saison, je remarquai quelques tapis de verdure humectés récemment par la pluie.

En sortant de cette plaine, nous nous trouvâmes engagés de nouveau au milieu d'une foule de petites éminences qui par leur liaison formaient des chaînes tortueuses mais aisées à franchir. Il en fut ainsi jusqu'au lieu de notre campement (au milieu du désert). Un peu auparavant les Arabes m'avaient fait remarquer dans le lointain à droite une colline médiocrement élevée au sommet de laquelle s'élève une coupole nommée Turkmanié au sujet de laquelle on me conta ce qui suit.

Un parti de Turcomans des bords de l'Euphrate, ayant quelques démêlés avec les Arabes du désert, il y eut entre eux un

combat des plus sanglants dans lequel les premiers furent complètement défaits. Leur chef fuyant à toute bride, avec le reste de ceux qui avaient échappé au carnage, fut vivement poursuivi par les ennemis qui, d'un coup de fusil fracassèrent la jambe à la jument qu'il montait; malgré cet accident, la généreuse bète, ne songeant qu'à sauver la vie de son maître, continua, pendant plusieur lieuess à courir sur trois jambes et ne succomba qu'après l'avoir tiré du danger.

Elle expira précisément au pied de l'éminence dont je viens de parler et où celui qu'elle avait sauvé au prix de sa propre vie lui éleva par reconnaissance un tombeau qui porta le nom de Turkmanié.

Je reviens maintenant à Ressafa. On ne peut contester qu'elle ne soit une des plus anciennes villes de l'Arabie et s'il faut en croire les annales Orientales, les Grecs en posèrent les premiers fondements. Longtemps après qu'elle fut abandonnée le calife Hécham la rétablit, comme je l'ai dit plus haut et y fit construire divers édifices· Cet endroit, situé à quelques lieues de l'Euphrate présente de nombreuses catacombes et des fragments d'architecture qui, au dire des Arabes sont aussi magnifiques que ceux de Palmyre.

— 18 novembre. Marche une heure,

temps froid, venteux, direction Nord-Ouest, terrain parcouru absolument pelé.

Comme notre longue traite du 17 n'avait pas permis aux chameaux de pâturer suffisamment et qu'il était indispensable de leur faire prendre quelque repos, nous ne marchâmes que très peu le lendemain, ayant fait halte à Aboulmenter, où se trouvent plusieurs puits d'une eau sulfureuse et amère qui cause des nausées à ceux qui en boivent. Je ne pus seulement m'y laver les mains tant son odeur me répugnait. Ces puits sont situés dans un bas fonds, vis-à-vis d'une colline pierreuse que les Arabes appellent Em el Kechebé.

Le 19 (marche neuf heures et demie ; direction N. N. O. terrain parcouru pelé et rempli de trous), la caravane s'arrêta à Hozen el Ser ; nous rencontrâmes sur la route quelques amas de ruines disséminées sur un espace de deux milles environ. Elles consistaient en plusieurs cercles de pierres, en soubassements de colonnes, en fûts et en chapiteaux brisés et en divers réservoirs couverts de voûtes. J'ai trouvé sur la face d'une pierre noire, sur le bord d'une citerne une inscription que je ne pus déchiffrer.

J'eus beau interroger les Arabes de la caravane pour en tirer quelque éclaircissements sur cet endroit, aucun ne put me satisfaire. Le seul Mansour me dit qu'on

l'appelait indifféremment Hozem el Ser et Anze el Rout: il me montra en même temps dans la direction de l'ouest une pointe de montagne où se trouve à ce qu'il prétendait de belles ruines appelées Esrié par les Arabes qui les appellent aussi Beni Kafer (monuments des infidèles) parce qu'ils croient que c'est une ancienne bâtis e des Grecs.

Le 20 décembre. Marche huit heures, direction N. N. O. terrain parcouru bosselé et plein de crevasses.

Nous distinguions déjà les montagnes d'Alep. La Chebeït s'étend à gauche dans le lointain, et a derrière elle celle d'El-Lebs dont l'extrémité qui s'avance dans la plaine forme la pointe de Bouz-el-Krenzir (1), vis-à-vis de laquelle nous campâmes.

El-Mellégué se trouve entre ces deux montagnes. On y voit réunis plusieurs sources minérales chaudes où les Arabes vont se baigner pour se guérir de la lèpre a laquelle ils sont très sujets.

El-Hemmam, (le bain) autres eaux minérales est plus vers le sud.

Nous occupions ce soir là le territoire des Mewalis, Arabes vagabonds qui obéissent en apparence au gouverneur d'Alep, mais

---

(1) Muffle de sanglier.

qui ne laissent point de tracasser les caravanes quand ils le peuvent. Ils ont très peu de bestiaux, encore moins de cultures et ne vivent pour ainsi dire que de maraudes. Leur chef actuel, nommé Guendje, est décoré du titre d'Emir et peut avoir six-cents cavaliers à ses ordres. Il a succédé récemment à son frère aîné, tué dans un combat qu'il eut l'imprudence de livrer aux Ergueils d'une caravane. C'est cette circonstance qui a donné naissance à l'inimitié qui règne actuellement entre eux et les Mewalis. Mais les Ergueils sont braves et craignent d'autant moins que ces derniers n'ont pour armes que des lances. Ces arabes se distinguent des autres nations du désert par leur costume qui est exactement celui des Kurdes. Ils n'ont jamais eu de droits sur le passage des caravanes, mais on leur fait toujours quelques cadeaux quand ils viennent Depuis leur dernière tentative, ils sont repoussés a coups de fusil. Les autorités d'Alep envoient tous les ans une pelisse d'honneur au Guendje en sa qualité d'Emir et lui accordent quelques petits profits sur les douanes des marchandises venant de Bagdad, pour l'engager à ne pas inquiéter les caravanes. — 21 décembre. Marche huit heures et demie. Direction N. N. O. Temps nébuleux accompagné de gelée. Terrain parcouru agréable,

offrant partout des champs labourés.

Hergla fut le lieu de notre campement du lendemain. A mi-chemin la caravane fut obligée de faire un long détour et de prendre à l'Ouest pour éviter le vaste lac de sel nommé Sebk-el-Djeboul qui s'étend dans la direction de l'Est et que forment plusieurs sources coulant sur un sol nitreux. Les eaux du lac s'évaporent en été par la chaleur du soleil et laissent une couche de sel assez épaisse, que l'on vanne, comme du blé, pour en séparer les ordures.

Entre Sebkh-el-Djeboul et la montagne d'El-Lehs, dans la plaine et sur les roches environnantes jusqu'à Hergla, se déploient à perte de vue des ruines immenses qui sont probablement celles d'une grande ville.

C'est encore ici un monument de la grandeur des Grecs et ce qui me le fait croire, c'est que je vois sur la plupart des pierres l'empreinte d'une croix. J'avais d'ailleurs remarqué, quelques heures auparavant, au bas de la même montagne, deux masures peu distantes l'une de l'autre que les Arabes appellent Achek Machouk et qu'a leur structure on reconnait pour des églises.

Ce jour là, depuis notre entrée dans le Chamié, nous vîmes pour la première fois des traces de l'industrie humaine fécondant la terre. Ce n'étaient partout que terres labourées, habitations champêtres, trou-

peaux bondissants dans les plaines fertilisées. Nous étions sur le territoire d'Alep et mon cœur tressaillit à l'approche des lieux où devait se terminer ce long et pénible voyage et où l'amour filial me réservait des moments délicieux et pleins de consolation.

— Marche du 22 décembre. Cinq heures, direction Nord Nord-Ouest. Temps superbe, terrain parcouru offrant à droite et à gauche des champs cultivés et des habitations Arabes.

De Hergla il nous fallut faire cinq lieues pour atteindre le village de Sphiré où les douaniers d'Alep vinrent selon la coutume compter les charges de la caravane et prévenir les tentatives des contrebandiers. Le soir je vis arriver plusieurs domestiques de la maison que ma mère m'avait envoyés avec des provisions. Quelques moments après parurent plusieurs de mes amis qui étaient partis d'Alep la veille, en compagnie desquels je passai une nuit agréable, en attendant que le jour me permît de rentrer dans mes pénates.

Enfin, le 23 décembre 1808, après une marche de cinq heures, direction N. terrain parcouru couvert de champs cultivés et de villages, j'arrivai à Alep après un voyage de deux mois, et après avoir éprouvé bien des fois dans ce laps de temps cette vérité

mise en vers par le Cheik Saadi- « Bien à « plaindre est l'homme que la main impé- « rieuse du destin a poussé dans la carrière « des voyages. Il ne marche que sur les « épines du chagrin Heureux, trois fois « heureux celui qui vit constamment sous « le toit paternel loin de la fumée des « fêtes de l'étranger. Son cœur n'est ja- « mais oppressé, sa vie est un tissu de mo- « ments pleins de charmes et de consola- « tions ».



TABLE DES MATIÈRES



